

Aimé CESAIRE- Cahier d'un retour au pays natal

Extrait :

Au bout du petit matin, le vent de jadis qui s'élève, des fidélités trahies, du devoir incertain qui se dérobe et cet autre petit matin d'Europe...

Partir.

Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes-panthères, je serai un homme-juif

Un homme-cafre

Un homme-hindou-de-Calcutta

Un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas

L'homme-famine, l'homme-insulte, l'homme-torture on pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer de coups, le tuer parfaitement le tuer sans avoir de compte à rendre à personne sans avoir d'excuses à présenter à personne

Un homme-juif

Un homme-pogrom

Un chiot

Un mendigot

Mais est-ce qu'on tue le Remords, beau comme la face de stupeur d'une dame anglaise qui trouverait dans sa soupière un crâne de Hottentot ?

[...]

Et elle est debout la négraille

Aimé CESAIRE- Et elle est debout la négraille

Extrait :

Et elle est debout la négraille
La négraille assise
Inattendument debout
Debout dans la cale
Debout dans les cabines
Debout sur le pont
Debout dans le vent
Debout sous le soleil
Debout dans le sang
Debout
Et
Libre

Texte entier :

La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté
Et elle est debout la négraille
La négraille assise
Inattendument debout
Debout dans la cale
Debout dans les cabines
Debout sur le pont
Debout dans le vent
Debout sous le soleil
Debout dans le sang
Debout
Et
Libre

Albert CAMUS- Chroniques algériennes-1956

Extrait :

Il n'y a pas de jour où le courrier, la presse, le téléphone même, n'apportent de terribles nouvelles d'Algérie. De toutes parts, les appels retentissent, et les cris.

Dans la même matinée, voici la lettre d'un instituteur arabe dont le village a vu quelques-uns de ses hommes fusillés sans jugement, et l'appel d'un ami pour ces ouvriers français, tués et mutilés sur les lieux mêmes de leur travail. Et il faut vivre avec cela, dans ce Paris de neige et de boue, où chaque jour se fait plus pesant ! Si, du moins, une certaine surenchère pouvait prendre fin ! À quoi sert désormais de brandir les unes contre les autres les victimes du drame algérien ? Elles sont de la même tragique famille et ses membres aujourd'hui s'égorgent en pleine nuit, sans se reconnaître, à tâtons, dans une mêlée d'aveugles. [...] Bientôt l'Algérie ne sera peuplée que de meurtriers et de victimes. Bientôt les morts seuls y seront innocents. [...]

Je sais : il y a une priorité de la violence. La longue violence colonialiste explique celle de la rébellion. Mais cette justification ne peut s'appliquer qu'à la rébellion armée. Comment condamner les excès de la répression si l'on ignore où l'on tait les débordements de la rébellion ? Et inversement, comment s'indigner des massacres des prisonniers français si l'on accepte que des Arabes soient fusillés sans jugement ? Chacun s'autorise du crime de l'autre pour aller plus avant. Mais à cette logique, il n'est pas d'autre terme qu'une interminable destruction. « Il faut choisir son camp », crient les repus de la haine. Ah ! je l'ai choisi ! J'ai choisi mon pays, j'ai choisi l'Algérie de la justice, où Français et Arabes s'associeront librement ! Et je souhaite que les militants arabes, pour préserver la justice de leur cause, choisissent aussi de condamner les massacres des civils, comme les Français, pour sauver leurs droits et leur avenir, doivent condamner ouvertement les massacres répressifs.

[...]

À tous, il faut enfin crier trêve. Trêve jusqu'au moment des solutions, trêve au massacre des civils, de part et d'autre ! Tant que l'accusateur ne donne pas l'exemple, toutes les accusations sont vaines. Amis français et arabes, ne laissez pas sans réponse un des derniers appels pour une Algérie vraiment libre et pacifique, bientôt riche et créatrice ! Il n'y a pas d'autre solution, il n'y a aucune autre solution que celle dont nous parlons. Au-delà d'elle, il n'y a que mort et destruction. Des mouvements se constituent partout, je le sais, des hommes de courage, Arabes et Français, se regroupent. Rejoignez-les, aidez-les de toutes vos forces ! Ils sont le seul, et le dernier espoir de l'Algérie.

Andrée CHEDID- L'Enfant est mort

Extrait :

Le village s'est vidé de tous ses combattants
Rivé à sa mitraillette dont les rafales de feu viennent d'achever l'enfant
L'ennemi tremble d'effroi à l'abri d'un vieux mur
Tout est propre autour : le ciel la mer l'été rieur les pins
L'ennemi
A lancé loin
Par-delà les collines
Ses vêtements et son arme
Son histoire et ses lois
Pour se coucher en pleurs à deux
Pas d'une fontaine sous l'ombre d'un oranger
Près du corps de l'enfant.

Aurélien BARRAU- 2019

Extrait :

Presque toutes les grandes civilisations qui se sont effondrées étaient prévenues de leur effondrement, mais se sont révélées incapables de se transformer. Réussirons-nous là où elles ont échoué ? Si tel n'est pas le cas, nous entraînerons beaucoup d'otages dans notre chute. Bien sûr, il faudra changer aussi le cœur du système, mais je crois que cela viendra par la suite. On ne peut plus se permettre d'attendre qu'il s'agisse d'un préalable.

Tout n'est pas compatible avec tout. Il faut cesser de faire croire que la lutte contre le dérèglement climatique et la pollution, pour la préservation des espèces et des populations animales, contre la progression rapide de zones humainement " inhabitables " dans beaucoup de pays pauvres est compatible avec une croissance perpétuelle devenue une véritable religion. Ce n'est pas le cas. On ne peut pas échapper aux lois de la physique. On ne peut pas ignorer les leçons de l'éthique. Il faut faire des choix. Et le choix que nous opérons maintenant est le plus important de l'histoire de l'humanité et peut-être de l'histoire de la Terre.

Il n'est pas possible de concilier une consommation excessive des ressources (dans les pays riches) avec un espoir d'avenir alliant biodiversité, respect de la vie humaine et absence de catastrophes écologiques. La question n'est pas de savoir s'il nous plaît de l'entendre, mais de comprendre comment nous tiendrons compte de ce fait.

La tâche est immense et le temps presse. Si le génie humain existe, c'est ici et maintenant qu'il doit se manifester ...

Boris VIAN- À tous les enfants

Extrait :

A tous les enfants
Qui sont partis le sac au dos
Par un brumeux matin d'avril
Je voudrais faire un monument
A tous les enfants
Qui ont pleuré le sac au dos
Les yeux baissés sur leurs chagrins
Je voudrais faire un monument

Pas de pierre, pas de béton
Ni de bronze qui devient vert
Sous la morsure aiguë du temps
Un monument de leur souffrance
Un monument de leur terreur
Aussi de leur étonnement
Voilà le monde parfumé
Plein de rires, pleins d'oiseaux bleus
Soudain griffé d'un coup de feu
Un monde neuf où sur un corps
Qui va tomber
Grandit une tache de sang

Mais à tous ceux qui sont restés
Les pieds au chaud sous leur bureau
En calculant le rendement
De la guerre qu'ils ont voulue
A tous les gras tous les cocus
Qui ventripotent dans la vie
Et comptent comptent leurs écus
A tous ceux-là je dresserai
Le monument qui leur convient
Avec la schlague, avec le fouet
Avec mes pieds avec mes poings
Avec des mots qui colleront
Sur leurs faux-plis sur leurs bajoues
Des masques de honte et de boue.

Boris VIAN- Le déserteur

Texte entier :

Monsieur le Président
Je vous fais une lettre
Que vous lirez peut-être
Si vous avez le temps
Je viens de recevoir
Mes papiers militaires
Pour partir à la guerre
Avant mercredi soir

Monsieur le Président
Je ne veux pas la faire
Je ne suis pas sur terre
Pour tuer des pauvres gens
C'est pas pour vous fâcher
Il faut que je vous dise
Ma décision est prise
Je m'en vais déserteur

Depuis que je suis né
J'ai vu mourir mon père
J'ai vu partir mes frères
Et pleurer mes enfants
Ma mère a tant souffert
Qu'elle est dedans sa tombe
Et se moque des bombes
Et se moque des vers

Quand j'étais prisonnier
On m'a volé ma femme
On m'a volé mon âme
Et tout mon cher passé
Demain de bon matin
Je fermerai ma porte
Au nez des années mortes
J'irai sur les chemins

Je mendierai ma vie
Sur les routes de France
De Bretagne en Provence
Et je dirai aux gens
Refusez d'obéir
Refusez de la faire
N'allez pas à la guerre
Refusez de partir

S'il faut donner son sang
Allez donner le vôtre
Vous êtes bon apôtre
Monsieur le Président
Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je n'aurai pas d'armes
Et qu'ils pourront tirer

Boris VIAN- Le temps de vivre

Il a dévalé la colline
Ses pieds faisaient rouler des pierres
Là-haut, entre les quatre murs
La sirène chantait sans joie

Il respirait l'odeur des arbres
De tout son corps comme une forge
La lumière l'accompagnait
Et lui faisait danser son ombre

Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il sautait à travers les herbes
Il a cueilli deux feuilles jaunes
Gorgées de sève et de soleil

Les canons d'acier bleu crachaient
De courtes flammes de feu sec
Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il est arrivé près de l'eau

Il y a plongé son visage
Il riait de joie, il a bu
Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il s'est relevé pour sauter

Pourvu qu'ils me laissent le temps
Une abeille de cuivre chaud
L'a foudroyé sur l'autre rive
Le sang et l'eau se sont mêlés

Il avait eu le temps de voir
Le temps de boire à ce ruisseau
Le temps de porter à sa bouche
Deux feuilles gorgées de soleil

Le temps de rire aux assassins
Le temps d'atteindre l'autre rive
Le temps de courir vers la femme

Il avait eu le temps de vivre.

Chanson Suzanne - « Il est où le SAV ? »

On a cassé la planète, il est où le SAV ?
On a cassé la planète, et ça tout le monde savait

Dans la vie, y'a des cactus, et sur ces mêmes cactus, depuis y'a du plastique (Aie)
Sur les plages de Koh-Lanta, derrière les candidats, c'est pas si idyllique
Y'a des pailles McDo qui sirotent sur l'eau, Coca plastique qui flotte sur le Pacifique
Un Capri-Sun à la dérive, qui finit sur la rive dans la bouche d'une tortue

Refrain

Ça s'réchauffe, ça s'réchauffe, ça s'réchauffe
La planète a la tête en surchauffe
Ça s'réchauffe, ça s'réchauffe, ça s'réchauffe
La planète a la tête en surchauffe

On a cassé la planète, il est où le SAV ?
On a cassé la planète, et ça tout le monde savait
On a cassé la planète, il est où le SAV ?
On a cassé la planète, et ça tout le monde savait

Y'a comme un air de chicha sur les buildings pékinois, le smog made in China
Les usines crachent leurs poumons, on est tous au premier balcon pour voir le ciel couleur
béton
On mange des glaces en février, y'a plus de glace sur les glaciers, les ours polaires vont
transpirer
Bulldozers dans les forêts, l'orang-outan est délogé pour d'la pâte à tartiner

Refrain

J'me dis parfois : "T'façon, il est trop tard"
Que sommes-nous face à l'euro, le dollar ?
Un bout de charbon dans une marée noire
Une tumeur qui ne crée que des cauchemars

Mais je me concentre sur ce que je veux donner
Une énergie commune qui peut rassembler
J'm'apprêtais à contacter le SAV
Mais le numéro est dévié sur ma ligne

On a cassé la planète, il est où le SAV ? (Il est où le SAV ?)
On a cassé la planète, et ça tout le monde savait (et ça tout le monde savait, et ça tout le
monde savait)

Discours de Charles de Gaulle- 18 juin 1940

Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne de l'ennemi. Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui. Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non !

Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire. Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des Etats-Unis.

Cette guerre n'est pas limitée au territoire de notre malheureux pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens pour écraser un jour nos ennemis.

Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là. Moi, général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialisés des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.

Quoi qu'il arrive, la Flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la radio de Londres.

Discours de Charles de Gaulle- 22 juin 1940

Le Gouvernement français, après avoir demandé l'armistice, connaît maintenant les conditions dictées par l'ennemi.

Il résulte de ces conditions que les forces françaises de terre, de mer et de l'air seraient entièrement démobilisées, que nos armes seraient livrées, que le territoire français serait totalement occupé et que le Gouvernement français tomberait sous la dépendance de l'Allemagne et de l'Italie.

On peut donc dire que cet armistice serait non seulement une capitulation, mais encore un asservissement.

Or, beaucoup de Français n'acceptent pas la capitulation ni la servitude, pour des raisons qui s'appellent l'honneur, le bon sens, l'intérêt supérieur de la Patrie.

Je dis l'honneur ! Car la France s'est engagée à ne déposer les armes que d'accord avec ses Alliés. Tant que ses Alliés continuent la guerre, son gouvernement n'a pas le droit de se rendre à l'ennemi. Le Gouvernement polonais, le Gouvernement norvégien, le Gouvernement hollandais, le Gouvernement belge, le Gouvernement luxembourgeois, quoique chassés de leur territoire, ont compris ainsi leur devoir.

Je dis le bon sens ! Car il est absurde de considérer la lutte comme perdue. Oui, nous avons subi une grande défaite. Un système militaire mauvais, les fautes commises dans la conduite des opérations, l'esprit d'abandon du Gouvernement pendant ces derniers combats, nous ont fait perdre la bataille de France. Mais il nous reste un vaste Empire, une flotte intacte, beaucoup d'or. Il nous reste des alliés, dont les ressources sont immenses et qui dominent les mers. Il nous reste les gigantesques possibilités de l'industrie américaine. Les mêmes conditions de la guerre qui nous ont fait battre par 5 000 avions et 6 000 chars peuvent nous donner, demain, la victoire par 20 000 chars et 20 000 avions.

Je dis l'intérêt supérieur de la Patrie ! Car cette guerre n'est pas une guerre franco-allemande qu'une bataille puisse décider. Cette guerre est une guerre mondiale. Nul ne peut prévoir si les peuples qui sont neutres aujourd'hui le resteront demain ; même les alliés de l'Allemagne resteront-ils toujours ses alliés ? Si les forces de la liberté triomphent finalement de celles de la servitude, quel serait le destin d'une France qui se serait soumise à l'ennemi ?

L'honneur, le bon sens, l'intérêt supérieur de la Patrie, commandent à tous les Français libres de continuer le combat, là où ils seront et comme ils pourront.

Il est, par conséquent, nécessaire de grouper partout où cela se peut une force française aussi grande que possible. Tout ce qui peut être réuni, en fait d'éléments militaires français et de capacités françaises de production d'armement, doit être organisé partout où il y en a.

Moi, Général de Gaulle, j'entreprends ici, en Angleterre, cette tâche nationale.

J'invite tous les militaires français des armées de terre, de mer et de l'air, j'invite les ingénieurs et les ouvriers français spécialistes de l'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui pourraient y parvenir, à se réunir à moi.

J'invite les chefs, les soldats, les marins, les aviateurs des forces françaises de terre, de mer, de l'air, où qu'ils se trouvent actuellement, à se mettre en rapport avec moi.

J'invite tous les Français qui veulent rester libres à m'écouter et à me suivre.

Vive la France libre, dans l'honneur et dans l'indépendance !

Charles De Gaulle- Libération de Paris (1944)

Extrait :

« Pourquoi voulez-vous que nous dissimulions l'émotion qui nous étreint tous, hommes et femmes, qui sommes ici, chez nous, dans Paris debout pour se libérer et qui a su le faire de ses mains.

Non ! nous ne dissimulerons pas cette émotion profonde et sacrée. Il y a là des minutes qui dépassent chacune de nos pauvres vies.

Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! mais Paris libéré ! libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, de la France qui se bat, de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle. Eh bien ! puisque l'ennemi qui tenait Paris a capitulé dans nos mains, la France rentre à Paris, chez elle. Elle y rentre sanglante, mais bien résolue. Elle y rentre, éclairée par l'immense leçon, mais plus certaine que jamais, de ses devoirs et de ses droits. »

Christiane Taubira- Féminisme

Nous, les femmes, nous sommes la moitié du ciel et même un peu plus (...) Nous voulons être la moitié de tout, pas vos moitiés, la moitié de tout. Et surtout, être au moins la moitié partout où se prennent les décisions. Le monde qui vient devra s'habituer partout à la présence de nos filles, de vos filles.

Claude ROY- Les Circonstances

Jamais jamais je ne pourrai dormir tranquille aussi longtemps
Que d'autres n'auront pas le sommeil et l'abri
Ni jamais vivre de bon cœur tant qu'il faudra que d'autres
Meurent qui ne savent pas pourquoi

J'ai mal au cœur mal à la terre mal au présent
Le poète n'est pas celui qui dit Je n'y suis pour personne
Le poète dit J'y suis pour tout le monde
Ne frappez pas avant d'entrer
Vous êtes déjà là
Qui vous frappe me frappe
J'en vois de toutes les couleurs

J'y suis pour tout le monde
Pour ceux qui meurent parce que les juifs il faut les tuer
Pour ceux qui meurent parce que les jaunes cette race-là
C'est fait pour être exterminé
Pour ceux qui saignent parce que ces gens-là ça ne comprend que la trique
Pour ceux qui triment parce que les pauvres c'est fait pour travailler
Pour ceux qui pleurent parce que s'ils ont des yeux eh bien c'est pour pleurer
Pour ceux qui meurent parce que les rouges ne sont pas de bons Français
Pour ceux qui paient les pots cassés du Profit et du mépris des hommes.

Country Joe MCDONALD - I Feel Like I'm Fixing To Die Rag

Well, come on all of you, big strong men
Uncle Sam needs your help again
He's got himself in a terrible jam
Way down yonder in Vietnam
So put down your books and pick up a gun
We're gonna have a whole lotta fun

Refrain

And it's one, two, three
What are we fighting for?
Don't ask me, I don't give a damn
Next stop is Vietnam
And it's five, six, seven
Open up the pearly gates
Well there ain't no time to wonder why
Whoopee! we're all gonna die

Now come on Wall Street, don't be slow
Why man, this is war a-go-go
There's plenty good money to be made
By supplying the Army with the tools of the trade
But just hope and pray that if they drop the bomb
They drop it on the Viet Cong

Refrain

Well, come on generals, let's move fast;
Your big chance is here at last
Now you can go out and get those reds
'Cause the only good commie is the one that's dead
And you know that peace can only be won
When we've blown 'em all to kingdom come

Refrain (x2)

Come on mothers throughout the land
Pack your boys off to Vietnam
Come on fathers, don't hesitate
To send your sons off before it's too late
Be the first ones in your block
To have your boy come home in a box

It's one, two, three
What are we fighting for?

Don't ask me, I don't give a damn
Next stop is Vietnam;
And it's five, six, seven
Open up the pearly gates
Well there ain't no time to wonder why
Whoopee! we're all gonna die

[Texte entier :](#)

David DIOP- AFRIQUE

Afrique mon Afrique
Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales
Afrique que chante ma grand'mère
Au bord de son fleuve lointain
Je ne t'ai jamais connue
Mais mon regard est plein de ton sang
Ton beau sang noir à travers les champs répandu
Le sang de ta sueur
La sueur de ton travail
Le travail de l'esclavage
L'esclavage de tes enfants
Afrique dis-moi Afrique
Est-ce donc toi ce dos qui se courbe
Et se couche sous le poids de l'humilité
Ce dos tremblant à zébrures rouges
Qui dit oui au fouet sur les routes de midi
Alors gravement une voix me répondit
Fils impétueux cet arbre robuste et jeune
Cet arbre là-bas
Splendidement seul au milieu de fleurs blanches et fanées
C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse
Qui repousse patiemment obstinément
Et dont les fruits ont peu à peu
L'amère saveur de la liberté

Erich Maria REMARQUE- À l'Ouest, rien de nouveau

Extrait :

Le silence se prolonge. Je parle, il faut que je parle. C'est pourquoi je m'adresse à lui, en lui disant : « Camarade, je ne voulais pas te tuer. Si, encore une fois, tu sautais dans ce trou, je ne le ferais plus, à condition que toi aussi tu sois raisonnable. [...] À présent je m'aperçois pour la première fois que tu es un homme comme moi. J'ai pensé à tes grenades, à ta baïonnette et à tes armes ; maintenant c'est ta femme que je vois, ainsi que ton visage et ce qu'il y a en nous de commun. Pardonne-moi, camarade. Nous voyons les choses toujours trop tard. Pourquoi ne nous dit-on pas sans cesse que vous êtes, vous aussi, de pauvres chiens comme nous, que vos mères se tourmentent comme les nôtres et que nous avons tous la même peur de la mort, la même façon de mourir et les mêmes souffrances ? Pardonne-moi, camarade ; comment as-tu pu être mon ennemi ? [...] J'écirai à ta femme, dis-je hâtivement au mort. Je veux lui écrire ; c'est moi qui lui apprendrai la nouvelle ; je veux tout lui dire, de ce que je te dis ; il ne faut pas qu'elle souffre ; je l'aiderai, et tes parents aussi, ainsi que ton enfant... »

Son uniforme est encore entrouvert. Il est facile de trouver le portefeuille. Mais j'hésite à l'ouvrir. Il y a là son livret militaire avec son nom. Tant que j'ignore son nom, je pourrai peut-être encore l'oublier ; le temps effacera cette image. Mais son nom est un clou qui s'enfoncera en moi et que je ne pourrai plus arracher. Il a cette force de tout rappeler, en tout temps ; cette scène pourra toujours se reproduire et se présenter devant moi.

Sans savoir que faire, je tiens dans ma main le portefeuille. Il m'échappe et s'ouvre. Il en tombe des portraits et des lettres. Je les ramasse pour les remettre en place ; mais la dépression que je subis, toute cette situation incertaine, la faim, le danger, ces heures passées avec le mort ont fait de moi un désespéré ; je veux hâter le dénouement, accroître la torture, pour y mettre fin, de même que l'on fracasse contre un arbre une main dont la douleur est insupportable, sans se soucier de ce qui arrivera ensuite.

Ce sont les portraits d'une femme et d'une petite fille, de menues photographies d'amateur prises devant un mur de lierre. À côté d'elles il y a des lettres. Je les sors et j'essaie de les lire. Je ne comprends pas la plupart des choses ; c'est difficile à déchiffrer et je ne connais qu'un peu de français. Mais chaque mot que je traduis me pénètre, comme un coup de feu dans la poitrine, comme un coup de poignard au cœur.

Texte entier :

Féminisme - Extraits de discours marquants

Christiane Taubira :

Nous, les femmes, nous sommes la moitié du ciel et même un peu plus (...) Nous voulons être la moitié de tout, pas vos moitiés, la moitié de tout. Et surtout, être au moins la moitié partout où se prennent les décisions. Le monde qui vient devra s'habituer partout à la présence de nos filles, de vos filles.

Simone de Beauvoir : (Le Deuxième Sexe)

La femme n'est victime d'aucune mystérieuse fatalité ; les singularités qui la spécifient tirent leur importance de la signification qu'elles revêtent ; elles pourront être surmontées dès qu'on les saisira dans des perspectives nouvelles ; ainsi on a vu qu'à travers son expérience érotique, la femme éprouve - et souvent déteste - la domination du mâle : il n'en faut pas conclure que ses ovaires la condamnent à vivre éternellement à genoux.

Simone Veil :

« **Ma revendication en tant que femme** c'est que **ma** différence soit prise en compte, que je ne sois pas contrainte de m'adapter au modèle masculin. »

Gloria Steinem, journaliste américaine (1975).

Je n'ai toujours pas entendu d'hommes demander conseil sur la manière d'allier le travail et la vie de famille.

Malala Yousafzai.

N'attendez pas que quelqu'un d'autre parle en votre nom. C'est vous qui pouvez changer le monde.

Benoîte Groult.

Le féminisme n'a jamais tué personne. Le machisme tue tous les jours.

Sojourner Truth.

Si la première femme créée par Dieu était assez forte pour renverser le monde à elle toute seule, les femmes devraient être capables de le remettre à l'endroit. Et maintenant que les femmes le demandent, les hommes feraient mieux de les laisser faire.

Montaigne, Essais, III, 5.

Les femmes n'ont pas tort du tout quand elles refusent les règles de vie qui sont introduites au monde, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles.

Simone de Beauvoir.

C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète.

Simone de Beauvoir- Extrait du Deuxième Sexe- 1949.

On ne naît pas femme : on le devient [...] c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin.

Isabelle Alonso - mars 2001.

Tant qu'une seule femme sur la planète subira les effets du sexisme, la lutte des femmes sera légitime, et le féminisme nécessaire.

Françoise Giroud.

La féminité n'est pas une incompétence. Elle n'est pas non plus une compétence.

Mohandas Gandhi - Tous les hommes sont frères.

Appeler les femmes « le sexe faible » est une diffamation ; c'est l'injustice de l'homme envers la femme. Si la non-violence est la loi de l'humanité, l'avenir appartient aux femmes.

Clara Zetkin- 1889.

La femme est asservie à l'homme et elle le restera tant qu'elle ne sera pas indépendante économiquement.

George Sand, dans une lettre à Flaubert.

Il n'y a qu'un sexe. Un homme et une femme, c'est si bien la même chose, que l'on ne comprend guère les tas de distinctions et raisonnements subtils dont se sont nourries les sociétés sur ce chapitre-là.

Victor Hugo.

Dans notre législation, la femme ne possède pas, elle n'est pas en justice, elle ne vote pas, elle ne compte pas, elle n'est pas. Il y a des citoyens, il n'y a pas de citoyennes. C'est là un état violent, il faut qu'il cesse.

Betty Friedan- Extrait de La femme mystifiée- 1963.

Lorsque les femmes ne vivront pas seulement à travers leur mari ou leurs enfants, les hommes n'auront plus peur de l'amour ni de la force des femmes et n'auront plus besoin de la faiblesse de l'autre pour être surs de leur propre masculinité.

Banderole féministe- Août 1970.

Il y a plus inconnu encore que le soldat inconnu : sa femme !

Victor Hugo- Actes et paroles.

Vous aurez dans l'avenir l'auréole auguste de la femme qui a protégé la Femme. Votre admirable œuvre tout entière est un combat ; et ce qui est combat dans le présent est victoire dans l'avenir.

Anonyme.

Si l'avortement est un crime, alors la masturbation est un génocide.

Hélène Brion, à son procès, le 29 mars 1918.

Je suis ennemie de la guerre parce que féministe, la guerre est le triomphe de la force brutale, le féminisme ne peut triompher que par la force morale et la valeur intellectuelle.

Simone de Beauvoir- Extrait du Deuxième Sexe- 1949.

Si l'on dit que les Hommes oppriment les Femmes, le mari s'indigne, mais le fait est que c'est le code masculin, c'est la société élaborée par les mâles et dans leur intérêt qui a défini la condition féminine sous une forme qui est à présent pour les deux sexes une source de tourments.

Simone de Beauvoir- Extrait du Deuxième Sexe- 1949.

Les femmes d'aujourd'hui sont en train de détrôner le mythe de la féminité ; elles commencent à affirmer concrètement leur indépendance ; mais ce n'est pas sans peine qu'elles réussissent à vivre intégralement de leur condition d'être humain.

Jeanne Deroin- Profession de foi.

Et cette coutume qui oblige la femme à porter le nom de son mari, n'est-ce pas le fer brûlant qui imprime au front de l'esclave les lettres initiales du maître, afin qu'il soit reconnu de tous comme sa propriété ?

Banderole féministe - Août 1970.

Un homme sur deux est une femme.

Clara Zetkin- Extrait de Batailles pour les femmes.

L'émancipation de la femme, comme celle de tout le genre humain, ne deviendra réalité que le jour où le travail s'émancipera du capital.

Françoise Gaspard.

La démocratie sans les femmes, ce n'est pas la démocratie.

André Léo.

Aux hommes tous leurs droits et rien de plus, aux femmes tous leurs droits et rien de moins.

Simone de Beauvoir.

Si les femmes faisaient la révolution sur le plan du travail ménager, si elles le refusaient, si elles obligeaient les hommes à le faire avec elles, toute la société en serait bouleversée.

Kiera Cass, écrivain américaine.

Cendrillon n'a jamais demandé à avoir un prince, elle voulait juste une jolie robe et une permission de sortie.

Beyoncé.

Who run the world ? Girls !

Texte entier :

Franck PAVLOFF- Matin brun

Extrait :

Ce matin, Radio brune a confirmé la nouvelle. Charlie fait sûrement partie des cinq cents personnes qui ont été arrêtées. Ce n'est pas parce qu'on aurait acheté récemment un animal brun qu'on aurait changé de mentalité, ils ont dit. " Avoir eu un chien ou un chat non conforme, à quelque époque que ce soit, est un délit. " Le speaker a même ajouté " injure à l'Etat national ".

Je n'ai pas dormi de la nuit. J'aurais dû me méfier des bruns dès qu'ils nous ont imposé leur première loi sur les animaux. Après tout, il était à moi mon chat, comme son chien pour Charlie, on aurait dû dire non. Résister davantage, mais comment ? Ça va si vite, il y a le boulot, les soucis de tous les jours. Les autres aussi baissent les bras pour être un peu tranquilles, non ? On frappe à la porte. Si tôt le matin, ça n'arrive jamais. J'ai peur. Le jour n'est pas levé, il fait encore brun au dehors. Mais, arrêtez de taper si fort, j'arrive.

Texte entier :

Gaston Montéhus- Roger Chantegrelet - Vas- y Léon

Extrait :

C'est tout l'pays qui frémit d'impatience
C'est tout un peuple qui réclame du pain
Vas-y sans peur, tente ton expérience
Nous sommes là pour faire taire les coquins

Vas-y Léon
Défend ton ministère
Vas-y Léon
Faut qu'Marianne ait raison
Car Marianne est une meunière
Et les ailes de son moulin
Doivent tourner pour les prolétaires
Pour qu'les gueux ne crèvent plus de faim

C'qui faut Léon, c'est la paix dans le monde
Commençons donc à la faire chez nous
A bas l'canon, à bas l'canon qui gronde
Il faut qu'l'amour nous donne rendez-vous [...]

C'qu'il faut Léon, montrer qu'la République
Ne peut pas vivre sans la liberté
Sans liberté, rien de démocratique
Sans liberté, pas de fraternité

Texte entier :

C'est tout l'pays qui frémit d'impatience
C'est tout un peuple qui réclame du pain
Vas-y sans peur, tente ton expérience
Nous sommes là pour faire taire les coquins

Vas-y Léon
Défend ton ministère
Vas-y Léon
Faut qu'Marianne ait raison
Car Marianne est une meunière
Et les ailes de son moulin
Doivent tourner pour les prolétaires
Pour qu'les gueux ne crèvent plus de faim

C'qui faut Léon, c'est la paix dans le monde
Commençons donc à la faire chez nous

A bas l'canon, a bas l'canon qui gronde
Il faut qu'l'amour nous donne rendez-vous

Vas-y Léon
Défend ton ministère
Vas-y Léon
Faut qu'Marianne ait raison
Car Marianne est une meunière
Et les ailes de son moulin
Doivent tourner pour les prolétaires
Pour qu'le peuple ne manque plus de pain

C'qu'il faut Léon, secourir la vieillesse
Pas de médaille, mais du feu et du pain
Repos aux vieux, afin que la jeunesse
Puisse travailler, et n'plus tendre la main

Vas-y Léon
Défend ton ministère
Vas-y Léon
Faut qu'Marianne ait raison
Car Marianne est une meunière
Et les ailes de son moulin
Doivent tourner pour les prolétaires
Pour qu'les gueux ne crèvent plus de faim

C'qu'il faut Léon, montrer qu'la République
Ne peut pas vivre sans la liberté
Sans liberté, rien de démocratique
Sans liberté, pas de fraternité

Vas-y Léon
Défend ton ministère
Vas-y Léon
Faut qu'Marianne ait raison
Car Marianne est une meunière
Et les ailes de son moulin
Doivent tourner pour les prolétaires
Pour qu'le peuple ne manque plus de pain

Gaston Montéhus- Roger Chantegrelet - Vas-y Léon

Extrait :

C'est tout l'pays qui frémit d'impatience
C'est tout un peuple qui réclame du pain
Vas-y sans peur, tente ton expérience
Nous sommes là pour faire taire les coquins

Vas-y Léon
Défend ton ministère
Vas-y Léon
Faut qu'Marianne ait raison
Car Marianne est une meunière
Et les ailes de son moulin
Doivent tourner pour les prolétaires
Pour qu'les gueux ne crèvent plus de faim

C'qui faut Léon, c'est la paix dans le monde
Commençons donc à la faire chez nous
A bas l'canon, à bas l'canon qui gronde
Il faut qu'l'amour nous donne rendez-vous [...]

C'qu'il faut Léon, montrer qu'la République
Ne peut pas vivre sans la liberté
Sans liberté, rien de démocratique
Sans liberté, pas de fraternité

Texte entier :

C'est tout l'pays qui frémit d'impatience
C'est tout un peuple qui réclame du pain
Vas-y sans peur, tente ton expérience
Nous sommes là pour faire taire les coquins

Vas-y Léon
Défend ton ministère
Vas-y Léon
Faut qu'Marianne ait raison
Car Marianne est une meunière
Et les ailes de son moulin
Doivent tourner pour les prolétaires
Pour qu'les gueux ne crèvent plus de faim

C'qui faut Léon, c'est la paix dans le monde
Commençons donc à la faire chez nous

A bas l'canon, a bas l'canon qui gronde
Il faut qu'l'amour nous donne rendez-vous

Vas-y Léon
Défend ton ministère
Vas-y Léon
Faut qu'Marianne ait raison
Car Marianne est une meunière
Et les ailes de son moulin
Doivent tourner pour les prolétaires
Pour qu'le peuple ne manque plus de pain

C'qu'il faut Léon, secourir la vieillesse
Pas de médaille, mais du feu et du pain
Repos aux vieux, afin que la jeunesse
Puisse travailler, et n'plus tendre la main

Vas-y Léon
Défend ton ministère
Vas-y Léon
Faut qu'Marianne ait raison
Car Marianne est une meunière
Et les ailes de son moulin
Doivent tourner pour les prolétaires
Pour qu'les gueux ne crèvent plus de faim

C'qu'il faut Léon, montrer qu'la République
Ne peut pas vivre sans la liberté
Sans liberté, rien de démocratique
Sans liberté, pas de fraternité

Vas-y Léon
Défend ton ministère
Vas-y Léon
Faut qu'Marianne ait raison
Car Marianne est une meunière
Et les ailes de son moulin
Doivent tourner pour les prolétaires
Pour qu'le peuple ne manque plus de pain

Georges BRASSENS- Mourir pour des idées

Mourir pour des idées
L'idée est excellente
Moi j'ai failli mourir de ne l'avoir pas eue
Car tous ceux qui l'avaient
Multitude accablante
En hurlant à la mort me sont tombés dessus

Ils ont su me convaincre
Et ma muse insolente
Abjurant ses erreurs se rallie à leur foi
Avec un soupçon de réserve toutefois
Mourons pour des idées, d'accord, mais de mort lente
D'accord, mais de mort lente

Jugeant qu'il n'y a pas
Péril en la demeure
Allons vers l'autre monde en flânant en chemin
Car, à forcer l'allure
Il arrive qu'on meure
Pour des idées n'ayant plus cours le lendemain

Or, s'il est une chose
Amère, désolante
En rendant l'âme à Dieu, c'est bien de constater
Qu'on a fait fausse route, qu'on s'est trompé d'idée
Mourons pour des idées, d'accord, mais de mort lente
D'accord, mais de mort lente

Les Saint Jean bouche d'or
Qui prêchent le martyre
Le plus souvent d'ailleurs, s'attardent ici-bas
Mourir pour des idées
C'est le cas de le dire
C'est leur raison de vivre, ils ne s'en privent pas

Dans presque tous les camps
On en voit qui supplantent
Bientôt Mathusalem dans la longévité
J'en conclus qu'ils doivent se dire
En aparté, "mourons pour des idées, d'accord, mais de mort lente
D'accord, mais de mort lente"

Des idées réclamant
Le fameux sacrifice
Les sectes de tout poil en offrent des séquelles
Et la question se pose
Aux victimes novices
Mourir pour des idées, c'est bien beau mais lesquelles?

Et comme toutes sont entre elles ressemblantes
Quand il les voit venir
Avec leur gros drapeau
Le sage, en hésitant
Tourne autour du tombeau, "mourons pour des idées, d'accord, mais de mort lente
D'accord, mais de mort lente"

Encore s'il suffisait
De quelques hécatombes
Pour qu'enfin tout changeât, qu'enfin tout s'arrangeât
Depuis tant de "grands soirs" que tant de têtes tombent
Au paradis sur terre, on y serait déjà

Mais l'âge d'or sans cesse
Est remis aux calendes
Les Dieux ont toujours soif, n'en ont jamais assez
Et c'est la mort, la mort
Toujours recommencée, mourons pour des idées, d'accord, mais de mort lente
D'accord, mais de mort lente

Ô vous, les boute-feux
Ô vous les bons apôtres
Mourez donc les premiers, nous vous cédon's le pas
Mais de grâce, morbleu
Laissez vivre les autres
La vie est à peu près leur seul luxe ici-bas

Car, enfin, la Camarde
Est assez vigilante
Elle n'a pas besoin qu'on lui tienne la faux
Plus de danse macabre
Autour des échafauds, mourons pour des idées, d'accord, mais de mort lente
D'accord, mais de mort lente

Georges BRASSENS- Trompettes de la renommée

Je vivais à l'écart de la place publique,
Serein, contemplatif, ténébreux, bucolique...
Refusant d'acquitter la rançon de la gloir',
Sur mon brin de laurier je dormais comme un loir.
Les gens de bon conseil ont su me fair' comprendre
Qu'à l'homme de la ru' j'avais des compt's à rendre
Et que, sous peine de choir dans un oubli complet,
J'devais mettre au grand jour tous mes petits secrets.

Trompettes
De la Renommée,
Vous êtes
Bien mal embouchées!

Manquant à la pudeur la plus élémentaire,
Dois-je, pour les besoins d' la caus' publicitaire,
Divulguer avec qui, et dans quell' position
Je plonge dans le stupre et la fornication?
Si je publi' des noms, combien de Pénélopes
Passeront illico pour de fieffé's salopes,
Combien de bons amis me r'gard'ront de travers,
Combien je recevrai de coups de revolver!

Trompettes
De la Renommée,
Vous êtes
Bien mal embouchées!

A toute exhibition, ma nature est rétive,
Souffrant d'un' modesti' quasiment malade,
Je ne fais voir mes organes procréateurs
A personne, excepté mes femm's et mes docteurs.
Dois-je, pour défrayer la chroniqu' des scandales,
Battre l' tambour avec mes parti's génitales,
Dois-je les arborer plus ostensiblement,
Comme un enfant de chur porte un saint sacrement?

Trompettes
De la Renommée,
Vous êtes
Bien mal embouchées!

Une femme du monde, et qui souvent me laisse
Fair' mes quat' voluptés dans ses quartiers d' noblesse,
M'a sournois'ment passé, sur son divan de soi',
Des parasit's du plus bas étage qui soit...
Sous prétexte de bruit, sous couleur de réclame,
Ai-j' le droit de ternir l'honneur de cette dame
En criant sur les toits, et sur l'air des lampions:
" Madame la marquis' m'a foutu des morpions! "?

Trompettes
De la Renommée,
Vous êtes
Bien mal embouchées!

Le ciel en soit loué, je vis en bonne entente
Avec le Père Duval, la calotte chantante,
Lui, le catéchumène, et moi, l'énergumèn',
Il me laisse dire merd', je lui laiss' dire amen,
En accord avec lui, dois-je écrire' dans la presse
Qu'un soir je l'ai surpris aux genoux d' ma maîtresse,
Chantant la mélopé' d'une voix qui susurre,
Tandis qu'ell' lui cherchait des poux dans la tonsure?

Trompettes
De la Renommée,
Vous êtes
Bien mal embouchées!

Avec qui, ventrebleu! faut-il que je couche
Pour fair' parler un peu la déesse aux cent bouches?
Faut-il qu'un' femme célèbre, une étoile, une star,
Vienn' prendre entre mes bras la plac' de ma guitar'?
Pour exciter le peuple et les folliculaires,
Qui'est-c' qui veut me prêter sa croupe populaire,
Qui'est-c' qui veut m' laisser faire, in naturalibus,
Un p'tit peu d'alpinism' sur son mont de Vénus?

Trompettes
De la Renommée,
Vous êtes
Bien mal embouchées!

Sonneraient-ell's plus fort, ces divines trompettes,
Si, comm' tout un chacun, j'étais un peu tapette,
Si je me déhanchais comme une demoiselle
Et prenais tout à coup des allur's de gazelle?
Mais je ne sache pas qu'ça profite à ces drôles

De jouer le jeu d' l'amour en inversant les rôles,
Qu'ça confère à ma gloire un' onc' de plus-valu',
Le crim' pédérastique, aujourd'hui, ne pai' plus.

Trompettes
De la Renommée,
Vous êtes
Bien mal embouchées!

Après c'tour d'horizon des mille et un' recettes
Qui vous val'nt à coup sûr les honneurs des gazettes,
J'aime mieux m'en tenir à ma premièr' façon
Et me gratter le ventre en chantant des chansons.
Si le public en veut, je les sors dare-dare,
S'il n'en veut pas je les remets dans ma guitare.
Refusant d'acquitter la rançon de la gloir',
Sur mon brin de laurier je m'endors comme un loir.

Trompettes
De la Renommée,
Vous êtes
Bien mal embouchées!

Greta THUNBERG - Conférence de Davos - 2020

Extrait :

Notre maison est en feu, c'est ce que je suis venue vous dire : notre maison est en feu.

Selon le GIEC, il ne nous reste que moins de douze ans pour annuler nos erreurs. Dans ce délai, des changements sans précédent dans tous les aspects de nos sociétés doivent être mis en place, et notamment une réduction d'au moins 50% de nos émissions de CO2. Et vous êtes priés de noter que ces chiffres ne mentionnent pas les enjeux de justice indispensables pour appliquer les accords de Paris à l'échelle mondiale. Ils ne parlent pas non plus de point de bascule ou des rétroactions positives telles que la libération massive de méthane par le dégel des sols arctiques. Dans des lieux comme Davos, on aime raconter des success stories, Mais pour ces succès financiers, il faudra s'acquitter d'un prix inimaginable. [...]

Et en ce qui concerne le changement climatique, il faut reconnaître que nous avons échoué. Tous les mouvements politiques sous leur forme actuelle ont échoué, tout comme les médias qui n'ont pas réussi à susciter une large prise de conscience. Mais Homo Sapiens n'a pas encore échoué. Oui nous sommes en échec, mais il reste encore du temps pour un retournement d'ensemble. Le faire est encore possible et tout est entre nos mains. [...]

Nous sommes à un moment de l'histoire où chacun, avec la perspective de la crise climatique qui menace notre civilisation - et l'ensemble de la biosphère - doit s'exprimer clairement, même si c'est dérangent et si ça ne rapporte pas. Il nous faut pratiquement tout changer dans les habitudes de nos sociétés. [...]

Les adultes disent tout le temps : « nous devons cela aux jeunes générations, pour leur donner de l'espoir ». Mais je ne veux pas de votre espoir. Je ne veux pas que vous soyez optimistes. Je veux que vous soyez pris de panique. Je veux que vous ressentiez la peur que je ressens chaque jour. Et là, je veux que vous agissiez. Je veux que vous agissiez comme vous le feriez en cas de crise. Je veux que vous agissiez comme si notre maison était en feu. Parce qu'elle l'est.libre

Texte entier :

Henri BARBUSSE – Le Feu

Extrait :

Brusquement, devant nous, sur toute la largeur de la descente, de sombres flammes s'élancent en frappant l'air de détonations épouvantables. En ligne, de gauche à droite, des fusants sortent du ciel, des explosifs sortent de la terre. C'est un effroyable rideau qui nous sépare du monde, nous sépare du passé et de l'avenir. On s'arrête, plantés au sol, stupéfiés par la nuée soudaine qui tonne de toutes parts ; puis un effort simultané soulève notre masse et la rejette en avant, très vite. On trébuche, on se retient les uns aux autres, dans de grands flots de fumée.

On voit, avec de stridents fracas et des cyclones de terre pulvérisée, vers le fond, où nous nous précipitons pêle-mêle, s'ouvrir des cratères, çà et là, à côté les uns des autres, les uns dans les autres. Puis on ne sait plus où tombent les décharges. Des rafales se déchaînent si monstrueusement retentissantes qu'on se sent annihilé par le seul bruit de ces averses de tonnerre, de ces grandes étoiles de débris qui se forment en l'air.

On voit, on sent passer près de sa tête des éclats avec leur cri de fer rouge dans l'eau. À un coup, je lâche mon fusil, tellement le souffle d'une explosion m'a brûlé les mains. Je le ramasse en chancelant et repars tête baissée dans la tempête à lueurs fauves, dans la pluie écrasante des laves, cinglé par des jets de poussier et de suie.

Les stridences des éclats qui passent vous font mal aux oreilles, vous frappent sur la nuque, vous traversent les tempes, et on ne peut retenir un cri lorsqu'on les subit. On a le cœur soulevé, tordu par l'odeur soufrée. Les souffles de la mort nous poussent, nous soulèvent, nous balancent. On bondit ; on ne sait pas où on marche. Les yeux clignent, s'aveuglent et pleurent. Devant nous, la vue est obstruée par une avalanche fulgurante, qui tient toute la place.

Texte entier :

Jacques Chirac- Sommet de la Terre de Johannesburg en 2002

Extrait :

Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. La nature, mutilée, surexploitée, ne parvient plus à se reconstituer et nous refusons de l'admettre. L'humanité souffre. Elle souffre de mal-développement, au Nord comme au Sud, et nous sommes indifférents. La terre et l'humanité sont en péril et nous en sommes tous responsables.

Il est temps, je crois, d'ouvrir les yeux. Sur tous les continents, les signaux d'alerte s'allument. L'Europe est frappée par des catastrophes naturelles et des crises sanitaires. L'économie américaine, souvent boulimique en ressources naturelles, paraît atteinte d'une crise de confiance dans ses modes de régulation. L'Amérique Latine est à nouveau secouée par la crise financière et donc sociale. En Asie, la multiplication des pollutions, dont témoigne le nuage brun, s'étend et menace d'empoisonnement un continent tout entier. L'Afrique est accablée par les conflits, le SIDA, la désertification, la famine. Certains pays insulaires sont menacés de disparition par le réchauffement climatique.

Nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas ! Prenons garde que le 21e siècle ne devienne pas, pour les générations futures, celui d'un crime de l'humanité contre la vie.

Texte entier :

Jacques PREVERT- Familiale

La mère fait du tricot
Le fils fait la guerre
Elle trouve ça tout naturel la mère
Et le père qu'est-ce qu'il fait le père ?
Il fait des affaires
Sa femme fait du tricot
Son fils la guerre
Lui des affaires
Il trouve ça tout naturel le père
Et le fils et le fils
Qu'est-ce qu'il trouve le fils?
Il ne trouve rien absolument rien le fils
Le fils sa mère fait du tricot son père des affaires lui la guerre
Quand il aura fini la guerre
Il fera des affaires avec son père
La guerre continue la mère continue elle tricote
Le père continue il fait des affaires
Le fils est tué il ne continue plus
Le père et la mère vont au cimetière
Ils trouvent ça naturel le père et la mère
La vie continue la vie avec le tricot la guerre les affaires
Les affaires la guerre le tricot la guerre
Les affaires les affaires et les affaires
La vie avec le cimetière.

Jean ECHENOZ- Extrait de "14"

Extrait :

Comme le temps s'y prêtait à merveille et qu'on était samedi, journée que sa fonction lui permettait de chômer, Anthime est parti faire un tour à vélo après avoir déjeuné. Ses projets : profiter du plein soleil d'août, prendre un peu d'exercice et l'air de la campagne, sans doute lire allongé dans l'herbe puisqu'il a fixé sur son engin, sous un sandow, un volume trop massif pour son porte-bagages en fil de fer. Une fois sorti de la ville en roue libre, pédalé sans effort sur une dizaine de kilomètres plats, il a dû se dresser en danseuse quand une colline s'est présentée, se balançant debout de gauche à droite en commençant de suer sur son engin. Ce n'était certes pas une grosse colline, on sait jusqu'où montent ces hauteurs en Vendée, juste une légère butte mais assez saillante pour qu'on pût y bénéficier d'une vue.

Anthime arrivé sur cette éminence, un coup de vent tapageur s'est brutalement levé qui a manqué faire s'enfuir sa casquette puis déséquilibrer sa bicyclette – un solide modèle Euntes conçu par et pour des ecclésiastiques, racheté à un vicaire devenu goutteux. Des mouvements d'air d'une aussi vive, sonore et brusque ampleur sont plutôt rares en plein été dans la région, surtout sous un soleil pareil, et Anthime a dû mettre un pied à terre, l'autre posé sur sa pédale, le vélo légèrement penché sous lui pendant qu'il revissait la casquette sur son front dans le souffle assourdissant. Puis il a considéré le paysage autour de lui : villages éparpillés alentour, champs et pâturages à volonté. Invisible mais là, vingt kilomètres à l'ouest, respirait aussi l'océan sur lequel il lui était arrivé d'embarquer quatre ou cinq fois même si, ne sachant guère pêcher, Anthime n'avait pas été bien utile aux camarades ces jours-là – sa profession de comptable l'autorisant quand même à tenir le rôle toujours bienvenu de relever et dénombrer les maquereaux, merlans, carrelets, barbues et autres plies au retour à quai.

Nous étions au premier jour d'août et Anthime a laissé traîner un coup d'œil sur le panorama: depuis cette colline où il se trouvait seul, il a vu s'égrener cinq ou six bourgs, conglomerats de maisons basses agglutinées sous un beffroi, raccordés par un fin réseau routier sur lequel circulaient moins de très rares automobiles que de chars à bœufs et de chevaux attelés, transportant les moissons céréalières. C'était sans doute un plaisant paysage, quoique momentanément troublé par cette irruption venteuse, bruyante, vraiment inhabituelle pour la saison et qui, contraignant Anthime à maintenir sa visière, occupait tout l'espace sonore. On n'entendait rien d'autre que cet air en mouvement, il était quatre heures de l'après-midi.

Comme ses yeux passaient distraitement de l'un à l'autre de ces bourgs, est alors apparu à Anthime un phénomène inconnu de lui. Au sommet de chacun des clochers, ensemble et d'un seul coup, un mouvement venait de se mettre en marche, mouvement minuscule mais régulier : l'alternance régulière d'un carré noir et d'un carré blanc, se succédant toutes les deux ou trois secondes, avait commencé de se déclencher comme une lumière alternative, un clignotement binaire rappelant le clapet automatique de certains appareils à l'usine : Anthime a considéré sans les comprendre ces impulsions mécaniques aux allures de déclics ou de clins d'œil, adressés de loin par autant d'in- connus.

Puis, s'arrêtant aussi net qu'il avait surgi, le grondement enveloppant du vent a soudain laissé place au bruit qu'il avait jusqu'ici couvert : c'étaient en vérité les cloches qui, venant de se

mettre en branle du haut de ces beffrois, sonnaient à l'unisson dans un désordre grave, menaçant, lourd et dans lequel, bien qu'il n'en eût que peu d'expérience car trop jeune pour avoir jusque-là suivi beaucoup d'enterrements, Anthime a reconnu d'instinct le timbre du tocsin – que l'on n'actionne que rarement et duquel seule l'image venait de lui parvenir avant le son.

Le tocsin, vu l'état présent du monde, signifiait à coup sûr la mobilisation. Comme tout un chacun mais sans trop y croire, Anthime s'y attendait un peu mais n'aurait pas imaginé que celle-ci tombât un samedi. Sans aussitôt réagir, il est resté moins d'une minute à écouter les cloches se bousculer solennellement puis, redressant son engin et posant le pied sur sa pédale, il s'est laissé glisser le long de la pente avant de prendre la direction de son domicile. Un cahot brusque et, sans qu'Anthime s'en aperçût, le gros livre est tombé du vélo, s'est ouvert dans sa chute pour se retrouver à jamais seul au bord du chemin, reposant à plat ventre sur l'un de ses chapitres intitulé *Aures habet, et non audiet*.

Dès son entrée en ville, Anthime a commencé de voir les gens sortir de leurs maisons et s'assembler par lots avant de converger vers la place Royale. Les hommes avaient l'air nerveux, fébriles dans la chaleur, se tournaient en s'interpellant, faisaient des gestes gauches et plus ou moins sûrs d'eux. Anthime est passé ranger son vélo chez lui avant de rallier le mouvement général confluant à présent de toutes les artères vers la place où s'agitait une foule souriante, brandissant drapeaux et bouteilles, gesticulant et se pressant, laissant à peine d'espace aux voitures à chevaux qui déjà transportaient des groupes. Tout le monde avait l'air très content de la mobilisation : débats fiévreux, rires sans mesure, hymnes et fanfares, exclamations patriotiques striées de hennissements.

De l'autre côté de la place où se tenait un marchand de soieries, au coin de la rue Crébillon et par-delà cette affluence animée, rouge de ferveur et de sueur, Anthime a distingué la silhouette de Charles dont il a tenté de croiser, à distance, le regard. N'y parvenant pas, il a entrepris de se frayer un chemin vers lui parmi les personnes. Semblant se tenir en marge de l'événement, vêtu comme dans son bureau à l'usine d'un costume ajusté sur une étroite cravate claire, Charles posait son regard inactif sur la presse, son appareil photo Rêve Idéal de chez Girard & Boitte pendu comme d'habitude à son cou. Avançant dans sa direction, Anthime a dû se forcer à se raidir et se détendre en même temps, tâche antinomique mais nécessaire pour vaincre l'espèce d'embarras intimidé que la présence de Charles, quoiqu'il advînt, faisait naître en lui. L'autre l'a regardé à peine en face, déviant ses yeux vers la chevalière qu'Anthime portait au petit doigt.

Tiens, a dit Charles, c'est nouveau. Et tu la portes à la main droite, alors. Ça se met plutôt à gauche en général. Je sais, a reconnu Anthime, mais ce n'est pas pour faire joli, c'est mon poignet qui me fait mal. Ah oui, a condescendu Charles, et ça ne te gêne pas pour serrer la main des gens. J'en serre très peu, a indiqué Anthime, et puis je te dis, c'est pour ces douleurs que j'ai à droite dans le poignet, ça les calme. C'est un peu lourd mais ça marche bien. C'est une chose magnétique, si tu veux. Magnétique, a répété Charles dans un atome de sourire, expirant un autre atome d'air par le nez, secouant la tête en haussant une épaule et détournant les yeux – ces cinq motions en une seconde, et Anthime s'est encore senti humilié.

Alors, a-t-il essayé d'enchaîner en désignant du pouce un groupe qui agitait des pancartes, tu en penses quoi. C'était inévitable, a répondu Charles, clignant l'un de ses yeux froids pour

coller l'autre à son viseur, mais c'est l'affaire de quinze jours tout au plus. Ça, s'est permis d'objecter Anthime, je n'en suis pas si sûr. Eh bien, a dit Charles, nous verrons cela demain.

Jean FERRAT- Nuit et Brouillard

Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés
Qui déchiraient la nuit de leurs ongles battants
Ils étaient des milliers, ils étaient vingt et cent

Ils se croyaient des hommes, n'étaient plus que des nombres
Depuis longtemps leurs dés avaient été jetés
Dès que la main retombe, il ne reste qu'une ombre
Ils ne devaient jamais plus revoir un été

La fuite monotone et sans hâte du temps
Survivre encore un jour, une heure, obstinément
Combien de tours de roues, d'arrêts et de départs
Qui n'en finissent pas de distiller l'espoir

Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel
Certains priaient Jésus, Jéhovah ou Vishnou
D'autres ne priaient pas, mais qu'importe le ciel
Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux

Ils n'arrivaient pas tous à la fin du voyage
Ceux qui sont revenus peuvent-ils être heureux
Ils essaient d'oublier, étonnés qu'à leur âge
Les veines de leurs bras soient devenues si bleues

Les Allemands guettaient du haut des miradors
La lune se taisait comme vous vous taisiez
En regardant au loin, en regardant dehors
Votre chair était tendre à leurs chiens policiers

On me dit à présent que ces mots n'ont plus cours
Qu'il vaut mieux ne chanter que des chansons d'amour
Que le sang sèche vite en entrant dans l'histoire
Et qu'il ne sert à rien de prendre une guitare

Mais qui donc est de taille à pouvoir m'arrêter
L'ombre s'est faite humaine, aujourd'hui c'est l'été
Je twisterais les mots s'il fallait les twister
Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez

Vous étiez vingt et cent, vous étiez des milliers
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés
Qui déchiriez la nuit de vos ongles battants
Vous étiez des milliers, vous étiez vingt et cent

Jean GIONO - Lettre aux paysans sur la pauvreté et sur la paix

Extrait :

Je n'aime pas la guerre. Je refuse de faire la guerre pour la seule raison que la guerre est inutile. Oui, ce simple petit mot. Je n'ai pas d'imagination. Pas horrible ; non, inutile simplement. Ce qui me frappe dans la guerre ce n'est pas son horreur : c'est son inutilité.

Il est impossible d'expliquer quarante-deux jours d'attaque devant Verdun à des hommes qui, nés après la bataille, sont maintenant dans la faiblesse et dans la force de leur jeunesse. Y réussirait-on qu'il y a pour ces hommes neufs une sorte d'attrait dans l'horreur en raison même de leur force physique et de leur faiblesse.

La majorité est attirée par l'horreur ; elle se sent capable d'y vivre et d'y mourir comme les autres ; elle n'est pas fâchée qu'on la force à en donner la preuve. Il n'y a pas d'autre vraie raison à la continuelle acceptation de ce qu'après on appelle le martyr et le sacrifice. Vous ne pouvez pas leur prouver l'horreur.

L'horreur s'efface. Et j'ajoute que, malgré toute son horreur, si la guerre était utile, il serait juste de l'accepter. Mais la guerre est inutile et son inutilité est évidente. L'inutilité de toutes les guerres est évidente. Qu'elles soient défensives, offensives, civiles, pour la paix, le droit pour la liberté, toutes les guerres sont inutiles. La succession des guerres dans l'histoire prouve bien qu'elles n'ont jamais conclu puisqu'il a toujours fallu recommencer les guerres. La guerre de 1914 a d'abord été pour nous, Français, une guerre dite défensive. Nous sommes-nous défendus ? Non, nous sommes au même point qu'avant. Elle devait être ensuite la guerre du droit. A-t-elle créé le droit ? Non, nous avons vécu depuis des temps pareillement injustes. Elle devait être la dernière des guerres ; elle était la guerre à tuer la guerre. L'a-t-elle fait ? Non. On nous prépare de nouvelles guerres ; elle n'a pas tué la guerre ; elle n'a tué que des hommes inutilement. La guerre civile d'Espagne n'est pas encore finie qu'on aperçoit déjà son évidente inutilité. Je consens à faire n'importe quel travail utile, même au péril de ma vie. Je refuse tout ce qui est inutile et en premier lieu toutes les guerres car c'est un travail dont l'inutilité pour l'homme est aussi claire que le soleil.

Jean JAURES- Discours à la jeunesse- Albi 1903

Texte entier :

MESDAMES, MESSIEURS, JEUNES ÉLÈVES,

C'est une grande joie pour moi de me retrouver en ce lycée d'Albi et d'y reprendre un instant la parole. Grande joie nuancée d'un peu de mélancolie ; car lorsqu'on revient à de longs intervalles, on mesure soudain ce que l'insensible fuite des jours a ôté de nous pour le donner au passé. Le temps nous avait dérobés à nous-mêmes, parcelle à parcelle, et tout à coup c'est un gros bloc de notre vie que nous voyons loin de nous. La longue fourmilière des minutes emportant chacune un grain chemine silencieusement, et un beau soir le grenier est vide.

Mais qu'importe que le temps nous retire notre force peu à peu, s'il l'utilise obscurément pour des œuvres vastes en qui survit quelque chose de nous ? Il y a vingt-deux ans, c'est moi qui prononçais ici le discours d'usage. Je me souviens (et peut-être quelqu'un de mes collègues d'alors s'en souvient-il aussi) que j'avais choisi comme thème : les Jugements humains. Je demandais à ceux qui m'écoutaient de juger les hommes avec bienveillance, c'est-à-dire avec, équité, d'être attentifs dans les consciences les plus médiocres et les existences les plus dénuées, aux traits de lumière, aux fugitives étincelles de beauté morale par où se révèle la vocation de grandeur de la nature humaine. Je les priais d'interpréter avec indulgence le tâtonnant effort de l'humanité incertaine.

Peut-être dans les années de lutte qui ont suivi, ai-je manqué plus d'une fois envers des adversaires à ces conseils de généreuse équité. Ce qui me rassure un peu, c'est que j'imagine qu'on a dû y manquer aussi parfois à mon égard, et cela rétablit l'équilibre. Ce qui reste vrai, à travers toutes nos misères, à travers toutes les injustices commises ou subies, c'est qu'il faut faire un large crédit à la nature humaine ; c'est qu'on se condamne soi-même à ne pas comprendre l'humanité, si on n'a pas le sens de sa grandeur et le pressentiment de ses destinées incomparables.

Cette confiance n'est ni sotte, ni aveugle, ni frivole. Elle n'ignore pas les vices, les crimes, les erreurs, les préjugés, les égoïsmes de tout ordre, égoïsme des individus, égoïsme des castes, égoïsme des partis, égoïsme des classes, qui appesantissent la marche de l'homme, et absorbent souvent le cours du fleuve en un tourbillon trouble et sanglant. Elle sait que les forces bonnes, les forces de sagesse, de lumière, de justice, ne peuvent se passer du secours du temps, et que la nuit de la servitude et de l'ignorance n'est pas dissipée par une illumination soudaine et totale, mais atténuée seulement par une lente série d'aurores incertaines.

Oui, les hommes qui ont confiance en l'homme savent cela. Ils sont résignés d'avance à ne voir qu'une réalisation incomplète de leur vaste idéal, qui lui-même sera dépassé ; ou plutôt ils se félicitent que toutes les possibilités humaines ne se manifestent point dans les limites étroites de leur vie. Ils sont pleins d'une sympathie déférente, et douloureuse pour ceux qui ayant été brutalisés par l'expérience immédiate ont conçu de pensées amères, pour ceux dont la vie a coïncidé avec des époques de servitude, d'abaissement et de réaction, et qui, sous le noir nuage immobile, ont pu croire que le jour ne se lèverait plus ; Mais eux-mêmes se gardent bien

d'inscrire définitivement au passif de l'humanité qui dure les mécomptes des générations qui passent. Et ils affirment avec une certitude qui ne fléchit pas, qu'il vaut la peine de penser et d'agir, que l'effort humain vers la clarté et le droit n'est jamais perdu. L'histoire enseigne aux hommes la difficulté des grandes tâches et la lenteur des accomplissements, mais elle justifie l'invincible espoir.

Dans notre France moderne, qu'est-ce donc que la République ? C'est un grand acte de confiance. Instituer la République, c'est proclamer que des millions d'hommes sauront tracer eux-mêmes la règle commune de leur action ; qu'ils sauront concilier la liberté et la loi, le mouvement et l'ordre ; qu'ils sauront se combattre sans se déchirer ; que leurs divisions n'iront pas jusqu'à une fureur chronique de guerre civile, et qu'ils ne chercheront jamais dans une dictature passagère une trêve funeste et un lâche repos. Instituer la République, c'est proclamer que les citoyens des grandes nations modernes, obligés de suffire par un travail constant aux nécessités de la vie privée et domestique, auront cependant assez de temps et de liberté d'esprit pour s'occuper de la chose commune. Et si cette République surgit dans un monde monarchique encore, c'est assurer qu'elle s'adaptera aux conditions compliquées de la vie internationale, sans entreprendre sur l'évolution plus lente des autres peuples, mais sans rien abandonner de sa fierté juste et, sans atténuer l'éclat de son principe.

Oui, la République est un grand acte de confiance et un grand acte d'audace. L'invention en était si audacieuse, si paradoxale, que même les hommes hardis qui, il y a cent dix ans, ont révolutionné le monde, en écartèrent d'abord l'idée. Les constituants de 1789 et de 1791, même les législateurs de 1792 croyaient que la monarchie traditionnelle était l'enveloppe nécessaire de la société nouvelle. Ils ne renoncèrent à cet abri que sous les coups répétés de la trahison royale. Et quand enfin ils eurent déraciné la royauté, la République leur apparut moins comme un système prédestiné que comme le seul moyen de combler le vide laissé par la monarchie. Bientôt cependant, et après quelques heures d'étonnement et presque d'inquiétude, ils l'adoptèrent de toute leur pensée et de tout leur cœur. Ils résumèrent, ils confondirent en elle toute la Révolution. Et ils ne cherchèrent point à se donner le change. Ils ne cherchèrent point à se rassurer par l'exemple des républiques antiques ou des républiques helvétiques et italiennes. Ils virent bien qu'ils créaient une œuvre, nouvelle, audacieuse et sans précédent. Ce n'était point l'oligarchie liberté des républiques de la Grèce, morcelées, minuscules et appuyées sur le travail servile. Ce n'était point le privilège superbe de servir la république romaine, haute citadelle d'où une aristocratie conquérante dominait le monde, communiquant avec lui par une hiérarchie de droits incomplets et décroissants qui descendait jusqu'au néant du droit, par un escalier aux marches toujours plus dégradées et plus sombres, qui se perdait enfin dans l'abjection de l'esclavage, limite obscure de la vie touchant à la nuit souterraine. Ce n'était pas le patriciat marchand de Venise et de Gênes. Non c'était la République d'un grand peuple où il n'y avait que des citoyens et où tous les citoyens étaient égaux. C'était la République de la démocratie et du suffrage universel. C'était une nouveauté magnifique et émouvante.

Les hommes de la Révolution en avaient conscience. Et lorsque dans la fête du 10 août 1793, ils célébrèrent cette Constitution, qui pour la première fois depuis l'origine de l'histoire organisait la souveraineté nationale et la souveraineté de tous, lorsque artisans et ouvriers, forgerons, menuisiers, travailleurs des champs défilèrent dans le cortège, mêlés aux magistrats du peuple et ayant pour enseignes leurs outils, le président de la Convention put dire que

c'était un jour qui ne ressemblait à aucun autre jour, le plus beau depuis que le soleil était suspendu dans l'immensité de l'espace. Toutes les volontés se haussaient pour être à la mesure de cette nouveauté héroïque. C'est pour elle que ces hommes combattirent et moururent. C'est en son nom qu'ils refoulèrent les rois de l'Europe. C'est en son nom qu'ils se décimèrent. Et ils concentrèrent en elle une vie si ardente et si terrible, ils produisirent par elle tant d'actes et tant de pensées, qu'on put croire que cette République toute neuve, sans modèle comme sans traditions, avait acquis en quelques années la force et la substance des siècles. Et pourtant que de vicissitudes et d'épreuves avant que cette République que les hommes de la Révolution avaient crue impérissable soit fondée enfin sur notre sol. Non seulement après quelques années d'orage elle est vaincue, mais il semble qu'elle s'efface à jamais et de l'histoire et de la mémoire même des hommes. Elle est bafouée, outragée ; plus que cela, elle est oubliée. Pendant un demi-siècle, sauf quelques cœurs profonds qui gardaient le souvenir et l'espérance, les hommes, la renient ou même l'ignorent. Les tenants de l'ancien régime ne parlent d'elle que pour en faire honte à la Révolution : "Voilà où a conduit le délire révolutionnaire". Et parmi ceux qui font profession de défendre le monde moderne, de continuer la tradition de la Révolution, la plupart désavouent la République et la démocratie. On dirait qu'ils ne se souviennent même plus. Guizot s'écrie : "Le suffrage universel n'aura jamais son jour". Comme s'il n'avait pas eu déjà ses grands jours d'histoire, comme si la Convention n'était pas sortie de lui. Thiers, quand il raconte la révolution du 10 août, néglige de dire qu'elle proclama le suffrage universel, comme si c'était là un accident sans importance et une bizarrerie d'un jour. République, suffrage universel, démocratie, ce fut, à en croire les sages, le songe fiévreux des hommes de la Révolution. Leur œuvre est restée, mais leur fièvre est éteinte et le monde moderne qu'ils ont fondé, s'il est tenu de continuer leur œuvre, n'est pas tenu de continuer leur délire. Et la brusque résurrection de la République, reparaisant en 1848 pour s'évanouir en 1851, semblait en effet la brève rechute dans un cauchemar bientôt dissipé.

Et voici maintenant que cette République qui dépassait de si haut l'expérience séculaire des hommes et le niveau commun de la pensée que quand elle tomba ses ruines mêmes périrent et son souvenir s'effrita, voici que cette République de démocratie, de suffrage universel et d'universelle dignité humaine, qui n'avait pas eu de modèle et qui semblait destinée à n'avoir pas de lendemain, est devenue la loi durable de la nation, la forme définitive de la vie française, le type vers lequel évoluent lentement toutes les démocraties du monde.

Or, et c'est là surtout ce que je signale à vos esprits, l'audace même de la tentative a contribué au succès. L'idée d'un grand peuple se gouvernant lui-même était si noble qu'aux heures de difficulté et de crise elle s'offrait à la conscience de la nation. Une première fois en 1793 le peuple de France avait gravi cette cime, et il y avait goûté un si haut orgueil, que toujours sous l'apparent oubli et l'apparente indifférence, le besoin subsistait de retrouver cette émotion extraordinaire. Ce qui faisait la force invincible de la République, c'est qu'elle n'apparaissait pas seulement de période en période, dans le désastre ou le désarroi des autres régimes, comme l'expédient nécessaire et la solution forcée. Elle était une consolation et une fierté. Elle seule avait assez de noblesse morale pour donner à la nation la force d'oublier les mécomptes et de dominer les désastres. C'est pourquoi elle devait avoir le dernier mot. Nombreux sont les glissements et nombreuses les chutes sur les escarpements qui mènent aux cimes ; mais les sommets ont une force attirante. La République a vaincu parce qu'elle est dans la direction des hauteurs, et que l'homme ne peut s'élever sans monter vers elle. La loi

de la pesanteur n'agit pas souverainement sur les sociétés humaines ; et ce n'est pas dans les lieux bas qu'elles trouvent leur équilibre. Ceux qui, depuis un siècle, ont mis très haut leur idéal ont été justifiés par l'histoire. Et ceux-là aussi seront justifiés qui le placent plus haut encore. Car le prolétariat dans son ensemble commence à affirmer que ce n'est pas seulement dans les relations politiques des hommes, c'est aussi dans leurs relations économiques et sociales qu'il faut faire entrer la liberté vraie, l'égalité, la justice. Ce n'est pas seulement la cité, c'est l'atelier, c'est le travail, c'est la production, c'est la propriété qu'il veut organiser selon le type républicain. A un système qui divise et qui opprime, il entend substituer une vaste coopération sociale où tous les travailleurs de tout ordre, travailleurs de la main et travailleurs du cerveau, sous la direction de chefs librement élus par eux, administreront la production enfin organisée.

Messieurs, je n'oublie pas que j'ai seul la parole et que ce privilège m'impose beaucoup de réserve. Je n'en abuserai point pour dresser dans cette fête une idée autour de laquelle se livrent et se livreront encore d'âpres combats. Mais comment m'était-il possible de parler devant cette jeunesse qui est l'avenir, sans laisser échapper ma pensée d'avenir Je vous aurais offensés par trop de prudence ; car quel que soit votre sentiment sur le fond des choses, vous êtes tous des esprits trop libres pour me faire grief d'avoir affirmé ici cette haute espérance socialiste, qui est la lumière de ma vie. Je veux seulement dire deux choses, parce qu'elles touchent non au fond du problème, mais à la méthode de l'esprit et à la conduite de la pensée. D'abord, envers une idée audacieuse qui doit ébranler tant d'intérêts et tant d'habitudes et qui prétend renouveler le fond même de la vie, vous avez le droit d'être exigeants. Vous avez le droit de lui demander de faire ses preuves, c'est-à-dire d'établir avec précision comment elle se rattache à toute l'évolution politique et sociale, et comment elle peut s'y insérer. Vous avez le droit de lui demander par quelle série de formes juridiques et économiques elle assurera le passage de l'ordre existant à l'ordre nouveau. Vous avez le droit d'exiger d'elle que les premières applications qui en peuvent être faites ajoutent à la vitalité économique et morale de la nation. Et il faut qu'elle prouve, en se montrant capable de défendre ce qu'il y a déjà de noble et de bon dans le patrimoine humain, qu'elle ne vient pas le gaspiller, mais l'agrandir. Elle aurait bien peu de foi en elle-même si elle n'acceptait pas ces conditions.

En revanche, vous, vous lui devez de l'étudier d'un esprit libre, qui ne se laisse troubler par aucun intérêt de classe. Vous lui devez de ne pas lui opposer ces railleries frivoles, ces affolements aveugles ou prémédités et ce parti pris de négation ironique ou brutale que si souvent, depuis, un siècle même, les sages opposèrent à la République, maintenant acceptée de tous, au moins en sa forme. Et si vous êtes tentés de dire encore qu'il ne faut pas s'attarder à examiner ou à discuter des songes, regardez-en un de vos faubourgs. Que de railleries, que de prophéties sinistres sur l'œuvre qui est là ! Que de lugubres pronostics opposés aux ouvriers qui prétendaient se diriger eux-mêmes, essayer dans une grande industrie la forme de la propriété collective et la vertu de la libre discipline. L'œuvre a duré pourtant ; elle a grandi : elle permet d'entrevoir ce que peut donner la coopération collectiviste. Humble bourgeon à coup sûr mais qui atteste le travail de la sève, la lente montée des idées nouvelles la puissance de transformation de la vie. Rien n'est plus menteur que le vieil adage pessimiste et réactionnaire de l'Ecclésiaste désabusé : "Il n'y a rien de nouveau sous le soleil". Le soleil lui, même a été jadis une nouveauté, et la terre fut une nouveauté, et l'homme fut une nouveauté. L'histoire humaine n'est qu'un effort incessant d'invention, et la perpétuelle évolution est une perpétuelle création.

C'est donc d'un esprit libre aussi, que vous accueillerez cette autre grande nouveauté qui s'annonce par des symptômes multipliés : la paix durable entre les nations, la paix définitive. Il ne s'agit point de déshonorer la guerre dans le passé. Elle a été une partie de la grande action humaine, et l'homme l'a ennoblie par la pensée et le courage, par l'héroïsme exalté, par le magnanime mépris de la mort. Elle a été sans doute et longtemps, dans le chaos de l'humanité désordonnée et saturée d'instincts brutaux, le seul moyen de résoudre les conflits ; elle a été aussi la dure force qui, en mettant aux prises les tribus, les peuples, les races, a mêlé les éléments humains et préparé les groupements vastes. Mais un jour vient, et tout nous signifie qu'il est proche, où l'humanité est assez organisée, assez maîtresse d'elle-même pour pouvoir résoudre par la raison, la négociation et le droit les conflits de ses groupements et de ses forces. Et la guerre, détestable et grande tant qu'elle était nécessaire, est atroce et scélérate quand elle commence à paraître inutile.

Je ne vous propose pas un rêve idyllique et vain. Trop longtemps les idées de paix et d'unité humaines n'ont été qu'une haute clarté illusoire qui éclairait ironiquement les tueries continuées. Vous souvenez-vous de l'admirable tableau que nous a laissé Virgile de la chute de Troie ? C'est la nuit : la cité surprise est envahie par le fer et le feu, par le meurtre, l'incendie et le désespoir. Le palais de Priam est forcé et les portes abattues laissent apparaître la longue suite des appartements et des galeries. De chambre en chambre, les torches et les glaives poursuivent les vaincus ; enfants, femmes, vieillards se réfugient en vain auprès de l'autel domestique que le laurier sacré ne protège plus contre la mort et contre l'outrage, le sang coule à flots, et toutes les bouches crient de terreur, de douleur, d'insulte et de haine. Mais par-dessus la demeure bouleversée et hurlante, les cours intérieures, les toits effondrés laissent apercevoir le grand ciel serein et paisible, et toute la clameur humaine de violence et d'agonie monte vers les étoiles d'or : *Ferit aurea sidera clamor.*

De même, depuis vingt siècles, et de période en période, toutes les fois qu'une étoile d'unité et de paix s'est levée sur les hommes, la terre déchirée et sombre a répondu par des clameurs de guerre.

C'était d'abord l'astre impérieux de Rome conquérante qui croyait avoir absorbé tous les conflits dans le rayonnement universel de sa force. L'empire s'effondre sous le choc des barbares, et un effroyable tumulte répond à la prétention superbe de la paix romaine. Puis ce fut l'étoile chrétienne qui enveloppa la terre d'une lueur de tendresse et d'une promesse de paix. Mais atténuée et douce aux horizons galiléens, elle se leva dominatrice et âpre sur l'Europe féodale. La prétention de la papauté à apaiser le monde sous sa loi et au nom de l'unité catholique ne fit qu'ajouter aux troubles et aux conflits de l'humanité misérable. Les convulsions et les meurtres des nations du moyen âge, les chocs sanglants des nations modernes, furent la dérisoire réplique à la grande promesse de paix chrétienne. La Révolution à son tour lève un haut signal de paix universelle par l'universelle liberté. Et voilà que de la lutte même de la Révolution contre les forces du vieux monde, se développent des guerres formidables.

Quoi donc ? La paix nous fuira-t-elle toujours ? Et la clameur des hommes, toujours forcenés et toujours déchus, continuera-t-elle à monter vers les étoiles d'or, des capitales modernes incendiées par les obus, comme de l'antique palais de Priam incendié par les torches Non !

non ! et malgré les conseils de prudence que nous donnent ces grandioses déceptions, j'ose dire, avec des millions d'hommes, que maintenant la grande paix humaine est possible, et si nous le voulons, elle est prochaine. Des forces neuves travaillent : la démocratie, la science méthodique, l'universel prolétariat solidaire. La guerre devient plus difficile, parce qu'avec les gouvernements libres des démocraties modernes, elle devient à la fois le péril de tous par le service universel, le crime de tous par le suffrage universel. La guerre devient plus difficile parce que la science enveloppe tous les peuples dans un réseau multiplié, dans un tissu plus serré tous les jours de relations, d'échanges, de conventions ; et si le premier effet des découvertes qui abolissent les distances est parfois d'aggraver les froissements, elles créent à la longue une solidarité, une familiarité humaine qui font de la guerre un attentat monstrueux et une sorte de suicide collectif.

Enfin, le commun idéal qui exalte et unit les prolétaires de tous les pays les rend plus réfractaires tous les jours à l'ivresse guerrière, aux haines et aux rivalités de nations et de races. Oui, comme l'histoire a donné le dernier mot à la République si souvent bafouée et piétinée, elle donnera le dernier mot à la paix, si souvent raillée par les hommes et les choses, si souvent piétinée par la fureur des événements et des passions. Je ne vous dis pas : c'est une certitude toute faite. Il n'y a pas de certitude toute faite en histoire. Je sais combien sont nombreux encore aux jointures des nations les points malades d'où peut naître soudain une passagère inflammation générale. Mais je sais aussi qu'il y a vers la paix des tendances si fortes, si profondes, si essentielles, qu'il dépend de vous, par une volonté consciente délibérée, infatigable, de systématiser ces tendances et de réaliser enfin le paradoxe de la grande paix humaine, comme vos pères ont réalisé le paradoxe de la grande liberté républicaine. Œuvre difficile, mais non plus œuvre impossible. Apaisement des préjugés et des haines, alliances et fédérations toujours plus vastes, conventions internationales d'ordre économique et social, arbitrage international et désarmement simultané, union des hommes dans le travail et dans la lumière : ce sera, jeunes gens, le plus haut effort et la plus haute gloire de la génération qui se lève. Non, je ne vous propose pas un rêve décevant ; je ne vous propose pas non plus un rêve affaiblissant. Que nul de vous ne croie que dans la période encore difficile et incertaine qui précédera l'accord définitif des nations, nous voulons remettre au hasard de nos espérances la moindre parcelle de la sécurité, de la dignité, de la fierté de la France. Contre toute menace et toute humiliation, il faudrait la défendre ; elle est deux fois sacrée pour nous, parce qu'elle est la France, et parce qu'elle est humaine. Même l'accord des nations dans la paix définitive n'effacera pas les patries, qui garderont leur profonde originalité historique, leur fonction propre dans l'œuvre commune de l'humanité réconciliée. Et si nous ne voulons pas attendre, pour fermer le livre de la guerre, que la force ait redressé toutes les iniquités commises par la force, si nous ne concevons pas les réparations comme des revanches, nous savons bien que l'Europe, pénétrée enfin de la vertu de la démocratie et de l'esprit de paix, saura trouver les formules de conciliation qui libéreront tous les vaincus des servitudes et des douleurs qui s'attachent à la conquête. Mais d'abord, mais avant tout, il faut rompre le cercle de fatalité, le cercle de fer, le cercle de haine où les revendications mêmes justes provoquent des représailles qui se flattent de l'être, où la guerre tourne après la guerre en un mouvement sans issue et sans fin où le droit et la violence, sous la même livrée sanglante, ne se discernent presque plus l'un de l'autre, et où l'humanité déchirée pleure de la victoire de la justice presque autant que sa défaite. Surtout, qu'on ne nous accuse point d'abaisser, ou d'énervier les courages. L'humanité est maudite, si pour faire preuve de courage elle est condamnée à tuer éternellement. Le courage, aujourd'hui, ce n'est pas de maintenir sur le

monde la nuée de la Guerre, nuée terrible, mais dormante dont on peut toujours se flatter qu'elle éclatera sur d'autres. Le courage, ce n'est pas de laisser aux mains de la force la solution des conflits que la raison peut résoudre ; car le courage est l'exaltation de l'homme, et ceci en est l'abdication. Le courage pour vous tous, courage de toutes les heures, c'est de supporter sans fléchir les épreuves de tout ordre, physiques et morales, que prodigue la vie. Le courage, c'est de ne pas livrer sa volonté au hasard des impressions et des forces ; c'est de garder dans les lassitudes inévitables l'habitude du travail et de l'action. Le courage dans le désordre infini de la vie qui nous sollicite de toutes parts, c'est de choisir un métier et de le bien faire, quel qu'il soit : c'est de ne pas se rebuter du détail minutieux ou monotone ; c'est de devenir, autant qu'on le peut, un technicien accompli ; c'est d'accepter et de comprendre cette loi de la spécialisation du travail qui est la condition de l'action utile, et cependant de ménager à son regard, à son esprit, quelques échappées vers le vaste monde et des perspectives plus étendue. Le courage, c'est d'être tous ensemble et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe. Le courage, c'est de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir, de l'établir et de la coordonner cependant à la vie générale. Le courage, c'est de surveiller exactement sa machine à filer ou tisser, pour qu'aucun fil ne se casse, et de préparer cependant un ordre social plus vaste et plus fraternel où la machine sera la servante commune des travailleurs libérés. Le courage, c'est d'accepter les conditions nouvelles que et des détails, et cependant d'éclairer cette réalité énorme et confuse par des idées générales, de l'organiser et de la soulever par la beauté sacrée des formes et des rythmes. Le courage, c'est de dominer ses propres fautes, d'en souffrir, mais de n'en pas être accablé et de continuer son chemin. Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques. Ah ! vraiment, comme notre conception de la vie est pauvre, comme notre science de vivre est courte, si nous croyons que, la guerre abolie, les occasions manqueront aux hommes d'exercer et d'éprouver leur courage, et qu'il faut prolonger les roulements de tambours qui dans les lycées du premier Empire faisaient sauter les cœurs ! Ils sonnaient alors un son héroïque ; dans notre vingtième siècle, ils sonneraient creux. Et vous, jeunes gens, vous voulez que votre vie soit vivante, sincère et pleine. C'est pourquoi je vous ai dit, comme à des hommes, quelques-unes des choses que je portais en moi.

Jean-Pierre SIMEON- Stabat Mater Furiosa

Extrait :

Je suis celle qui refuse de comprendre
je suis celle qui ne veut pas comprendre et
qui implore
et si j'implore ne riez pas
pas de haussements d'épaule pas
de murmures
et pas de prétextes les yeux baissés
pour éviter ma voix
mon émotion n'est pas un chien que je promène
un petit chien-chien que je cajole et promène
mon émotion est noire et lourde
elle a le poids de la hache et
le tranchant du silex
et si je prie c'est sans dieux
si je prie c'est comme quand on dit : je vous en prie
c'est la vie que je prie
je vous en prie la vie et
je ne sais pas de quoi je la prie mais
je sais que la prière est lourde et noire
qu'elle n'appelle pas ne commente pas n'apure pas les comptes
elle viendra
ma prière un moment seulement s'il vous plaît
toi mon garçon écoute laisse laisse
jeux leçons et chansons
si tu en as le privilège
écoute reste ici debout
dans le pré carré d'ombre et de silence qui peut nous tenir lieu de parler
tant pis pour toi tu es né tu es de ce monde
tu sauras
tu ne peux échapper à ma prière noire
toi mon père approche
regarde-moi ose me regarder en face
je suis celle qui essaie de ne pas comprendre
de ne pas te comprendre de ne pas entendre tes raisons
je hais tes raisons je fais silence sur tes raisons
ah oui nous avons marché dans la brume des champs dans l'aurore chahutée des villes
ma main dans ta grande main qui me voulait tienne et douce et hardie et
neuve et affamée et convaincue de ton désir d'être mon père
soit ! mais cela ne compte pas ne pèse plus
écoute et ose regarder mes yeux
toi mon frère
est-il possible que tu me ressembles

est-il possible croyable admissible
que tu portes un peu de mon geste dans tes mains quand tu égorges
et que mon visage dans ton visage se penche
sur la boue écarlate et le cadavre démembré
à travers toi je serais donc sœur de la chiennerie
guerriers tueurs éventreurs tortionnaires mercenaires soudards miliciens égorgeurs reîtres
combattants assassins troupiers bourreaux soldats violeurs massacreurs chiennerie en tout
genre veulerie
je n'en finirais pas d'énoncer
les galops du cheval sur la poitrine de la terre
je suis sœur à travers toi des chiens qui fornicent
sur le ventre blanc des amoureuses filles aux hanches neuves et femmes vieilles du dernier
soir ici mon frère que tu entendes !

(...)

mais quand la foule des guerriers se met en chemin
c'est son pas d'abord qu'on entend
son pas qui martèle
oui les coups du marteau sur la terre
le pas qui frappe et qui dit je suis là je suis partout
et comme les bêtes qui sentent de très loin venir l'incendie
chacun sent monter en lui l'écho sourd de ce pas
pas d'histoires tout le monde sait cela
tout le monde
même l'enfant nouveau-né en a la mémoire
le bruit du pas des hommes en guerre
on sait cela en naissant comme
on sait la voix de sa mère et
le bruissement des arbres et des astres
ah le petit tam-tam mou qu'elle fait la mort qui se prépare
dans le silence de vivre
j'étais femme jeune
et accordée heureuse à la nécessité simple de vivre
comme l'outre qui portait tous les vents d'Éole
et qui s'ouvrit sur le déchaînement des tempêtes
on a ouvert le sac de la guerre
et tous les bruits se sont rués sur nous
la toux rageuse des armes
les grondements claquements hurlements métalliques
grondements grincements rugissements claquements craquements
crissements
cris et plaintes hurlements et plaintes
pleurs et gémissements
souffles chuintements et sifflements
il me reste la voix
contre ce tumulte obscène
ma voix seule pour que tu l'entendes

toi qui fais les tumultes
ma voix qui te récite et qui implore
je dirai tout pas de trêve
pour que ma voix porte aussi haut que ton tumulte
je dirai jusqu'au grincement des os
de la femme qu'on écarte pour le viol
et que ce bruit te serre les tempes
comme un remords inconciliable
(...)

Joan BAEZ- Saigon Bride

Extrait :

Farewell my wistful Saigon bride
I'm going out to stem the tide
A tide which never saw the seas
It flows through jungles, round the trees
Some say it's yellow, some say red
It will not matter when we're dead

How many dead men will it take
To build a dike that will not break?
How many children must we kill
Before we make the waves stand still?

Though miracles come high today
We have the wherewithal to pay
It takes them off the streets you know
To places they would never go alone
It gives them useful trade
The lucky boys are even paid

Men die to build their Pharoah's tombs
And still and still the teeming wombs
How many men to conquer Mars
How many dead to reach the stars?

Farewell my wistful Saigon bride
I'm going out to stem the tide
Some say it's yellow, some say red
It will not matter when we're dead.

Texte entier :

John STEINBECK- Les Raisins de la colère

Extrait :

[...]

Elle regarda tout autour de la chambre vidée. Il ne restait plus que des choses sans valeur. Les matelas qui gisaient par terre avaient disparu. Les commodes avaient été vendues. Sur le sol, il y avait un peigne cassé, une boîte de talc vide, et quelques crottes de souris.

Man posa sa lanterne par terre. Elle prit derrière une des caisses qui avaient servi de chaise une boîte de papier à lettres, une vieille boîte abîmée dans les coins. Elle s'assit et ouvrit la boîte. A l'intérieur il y avait des lettres, des coupures* de journaux, des photographies, une paire de boucles d'oreilles, une petite chevalière* en or, et une chaîne de montre en cheveux tressés* terminée par des émerillons* d'or. Elle toucha les lettres du bout des doigts, très légèrement, et elle lissa une coupure de journal contenant un compte rendu du procès de Tom. Longtemps, elle regarda la boîte qu'elle tenait entre ses mains et ses doigts dérangèrent les lettres, puis les remirent en ordre. Elle mordait sa lèvre inférieure, songeait, remuait des souvenirs. Et finalement elle prit une résolution.

Elle prit la bague, la breloque, les boucles d'oreilles, fouilla dans le fond de la boîte et trouva un bouton de manchette* en or. Elle sortit une des lettres de son enveloppe et mit les bijoux dans l'enveloppe. Elle plia l'enveloppe et la glissa dans la boîte et en aplanit le couvercle soigneusement avec ses doigts. Ses lèvres s'entrouvrirent. Puis elle se leva, prit sa lanterne et retourna dans la cuisine.

Elle souleva le rond du fourneau et posa doucement la boîte sur les charbons. La chaleur carbonisa rapidement le papier. Une flamme surgit, lécha la boîte. Elle replaça la rondelle du fourneau et instantanément le feu ronfla et absorba la boîte dans son souffle. [...]

Joseph PONTIUS- A La Ligne

Extrait :

En entrant à l'usine
Bien sûr j'imaginai
L'odeur
Le froid
Le transport de charges lourdes
La pénibilité
Les conditions de travail
La chaîne
L'esclavage moderne
Je n'y allais pas pour faire un reportage
Encore moins préparer la révolution
Non
L'usine c'est pour les sous [...]

Le capitalisme triomphant a bien compris que pour exploiter au mieux l'ouvrier
Il faut l'accommoder
Juste un peu
À la guerre comme à la guerre
Repose-toi trente minutes
Petit citron
Tu as encore quelque jus que je vais pressurer [...]

L'autre jour à la pause j'entends une ouvrière dire à un de ses collègues
« Tu te rends compte aujourd'hui c'est tellement speed que j'ai même pas le temps de chanter » Je crois que c'est une des phrases les plus belles les plus vraies et les plus dures qui aient jamais été dites sur la condition ouvrière
Ces moments où c'est tellement indicible que l'on n'a même pas le temps de chanter
Juste voir la chaîne qui avance sans fin l'angoisse qui monte l'inéluctable de la machine et devoir continuer coûte que coûte la production alors que
Même pas le temps de chanter [...]

J'écris comme je pense sur ma ligne de production divaguant dans mes pensées seul
déterminé
J'écris comme je travaille
À la chaîne
À la ligne

Kateb YACINE- La Gueule du loup- 1961

Extrait :

Peuple français, tu as tout vu
Oui, tout vu de tes propres yeux.

Tu as vu notre sang couler
Tu as vu la police
Assommer les manifestants
Et les jeter dans la Seine.
La Seine rougissante
N'a pas cessé les jours suivants
De vomir à la face
Du peuple de la Commune
Ces corps martyrisés
Qui rappelaient aux Parisiens
Leurs propres révolutions
Leur propre résistance.

Peuple français, tu as tout vu,
Oui, tout vu de tes propres yeux,
Et maintenant vas-tu parler ?
Et maintenant vas-tu te taire ?

Le chant des marais- Johann Esser

Loin vers l'infini s'étendent
De grands prés marécageux
Et là-bas nul oiseau ne chante
Sur les arbres secs et creux

Ô terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher, piocher.

Dans ce camp morne et sauvage
Entouré de murs de fer
Il nous semble vivre en cage
Au milieu d'un grand désert.

Bruit des pas et bruit des armes
Sentinelles jours et nuits
Et du sang, et des cris, des larmes
La mort pour celui qui fuit.

Mais un jour dans notre vie
Le printemps refleurira.
Liberté, liberté chérie
Je dirai : « Tu es à moi. »

Ô terre enfin libre
Où nous pourrons revivre,
Aimer, aimer.

Loin vers l'infini s'étendent
Des grands prés marécageux.
Pas un seul oiseau ne chante
Sur les arbres secs et creux.

Ô terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher, piocher

Dans le camp morne et sauvage
Entouré de murs de fer
Il nous semble vivre en cage
Au milieu d'un grand désert

Bruit des chaînes et bruit des armes,
Sentinelles jour et nuit,

Et du sang, des cris, des larmes,
La mort pour celui qui fuit.

Mais un jour dans notre vie,
Le printemps refleurira
Libre enfin, ô ma patrie,
Je dirai tu es à moi.

Ô terre d'allégresse
Où nous pourrons sans cesse
Aimer, aimer

Léo Ferré - L'oppression

Extrait :

Ces mains bonnes à tout même à tenir des arrhes
Dans ces rues que les hommes ont tracées pour ton bien
Ces rivages perdus vers lesquels tu t'acharnes
Où tu veux aborder
Et pour t'en empêcher
Les mains de l'oppression

Texte entier :

Ces mains bonnes à tout même à tenir des armes
Dans ces rues que les hommes ont tracées pour ton bien
Ces rivages perdus vers lesquels tu t'acharnes
Où tu veux aborder
Et pour t'en empêcher
Les mains de l'oppression

Regarde-la gémir sur la gueule des gens
Avec les yeux fardés d'horaires et de rêves
Regarde-là se taire aux gorges du printemps
Avec les mains trahies par la faim qui se lève

Ces yeux qui te regardent et la nuit et le jour
Et que l'on dit braqués sur les chiffres et la haine
Ces choses "défendues" vers lesquelles tu te traînes
Et qui seront à toi
Lorsque tu fermeras
Les yeux de l'oppression

Regarde-la pointer son sourire indécent
Sur la censure apprise et qui va à la messe
Regarde-la jouer dans ce jouet d'enfant
Et qui tue des fantômes en perdant ta jeunesse

Ces lois qui t'embarrassent au point de les nier
Dans les couloirs glacés de la nuit conseillère
Et l'Amour qui se lève à l'Université
Et qui t'envahira
Lorsque tu casseras
Les lois de l'oppression

Regarde-la flâner dans l'œil de tes copains
Sous le couvert joyeux de soleils fraternels
Regarde-la glisser peu à peu dans leurs mains

Qui formerons des poings
Dès qu'ils auront atteint
L'âge de l'oppression

Ces yeux qui te regardent et la nuit et le jour
Et que l'on dit braqués sur les chiffres et la haine
Ces choses "défendues" vers lesquelles tu te traînes
Et qui seront à toi
Lorsque tu fermeras
Les yeux de l'oppression

Léopold Sédar SENGHOR- Élégies majeures

Extrait :

Ma Négritude point n'est sommeil de la race mais soleil de l'âme,
Ma négritude vue et vie
Ma Négritude est truelle à la main, est lance au poing Réécade.
Il n'est question de boire, de manger l'instant qui passe
Tant pis si je m'attendis sur les roses du Cap-Vert !
Ma tâche est d'éveiller mon peuple aux futurs flamboyants
Ma joie de créer des images pour le nourrir, ô lumières rythmées de la Parole !

Louis ARAGON- Chanson de la Caravane d'Oradour

Extrait :

Nous n'irons plus à Compostelle
Des coquilles à nos bâtons
A saints nouveaux nouveaux autels
Et comme nos chansons nouvelles
Les enseignes que nous portons

Que nos caravanes s'avancent
Vers ces lieux marqués par le sang
Une plaie au cur de la France
Y rappelle à l'indifférence
Le massacre des Innocents

Vous qui survivez à vos fils
En vain vous priez jour et nuit
Que le châtimeut s'accomplisse
Et la terre en vain crie justice
Le ciel lui refuse la pluie

O mamans restées sans amour
Sur les tombes de vos héros
La même lumière du jour
Baigne les ruines d'Oradour
Et les yeux vivants des bourreaux

Aux berceaux d'Oradour demain
Pour qu'on ne revoie plus la guerre
Semer la mort comme naguère
Dans le monde entier se liguèrent
Près d'un milliard de cœurs humains

Que la paix ouvre enfin ses vannes
Et le peuple dicte ses lois
Nous les faiseurs de caravanes
T'apportons Oradour-sur-Glane
La colombe en guise de croix.

Louis ARAGON- Strophes pour se souvenir

Extrait :

Vous n'avez réclamé la gloire ni les larmes
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans
Vous vous étiez servi simplement de vos armes
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
L'affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Y cherchait un effet de peur sur les passants

Nul ne semblait vous voir français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE
Et les mornes matins en étaient différents

Tout avait la couleur uniforme du givre
À la fin février pour vos derniers moments
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand

Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses
Adieu la vie adieu la lumière et le vent
Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent
Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
Quand tout sera fini plus tard en Erivan

Un grand soleil d'hiver éclaire la colline
Que la nature est belle et que le cœur me fend
La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline
Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent
Vingt et trois qui donnaient leur cœur avant le temps
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir
Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant.

Louis ARAGON – Un jour, un jour

Extrait :

Ah je désespérais de mes frères sauvages
Je voyais je voyais l'avenir à genoux
La Bête triomphante et la pierre sur nous
Et le feu des soldats porté sur nos rivages

Quoi toujours ce serait par atroce marché
Un partage incessant que se font de la terre
Entre eux ces assassins que craignent les panthères
Et dont tremble un poignard quand leur main l'a touché

Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange
Un jour de palme un jour de feuillages au front
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche

Texte entier :

Tout ce que l'homme fut de grand et de sublime
Sa protestation ses chants et ses héros
Au-dessus de ce corps et contre ses bourreaux
A Grenade aujourd'hui surgit devant le crime

Et cette bouche absente et Lorca qui s'est tu
Emplissant tout à coup l'univers de silence
Contre les violents tourne la violence
Dieu le fracas que fait un poète qu'on tue

Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange
Un jour de palme un jour de feuillages au front
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche

Ah je désespérais de mes frères sauvages
Je voyais je voyais l'avenir à genoux
La Bête triomphante et la pierre sur nous
Et le feu des soldats porté sur nos rivages

Quoi toujours ce serait par atroce marché

Un partage incessant que se font de la terre
Entre eux ces assassins que craignent les panthères
Et dont tremble un poignard quand leur main l'a touché

Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange
Un jour de palme un jour de feuillages au front
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche

Quoi toujours ce serait la guerre la querelle
Des manières de rois et des fronts prosternés
Et l'enfant de la femme inutilement né
Les blés déchiquetés toujours des sauterelles

Quoi les bagnes toujours et la chair sous la roue
Le massacre toujours justifié d'idoles
Aux cadavres jeté ce manteau de paroles
Le bâillon pour la bouche et pour la main le clou

Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange
Un jour de palme un jour de feuillages au front
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche

Louis-Ferdinand CELINE, Je refuse la guerre

Extrait :

« – Oh ! Vous êtes donc tout à fait lâche, Ferdinand ! Vous êtes répugnant comme un rat...
– Oui, tout à fait lâche, Lola, je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans... Je ne la déplore pas moi... Je ne me résigne pas moi. Je ne pleurniche pas dessus moi... Je la refuse tout net, avec tous les hommes qu'elle contient, je ne veux rien avoir à faire avec eux, avec elle. Seraient-ils neuf cent quatre-vingt-quinze millions et moi tout seul, c'est eux qui ont tort, Lola, et c'est moi qui ai raison, parce que je suis le seul à savoir ce que je veux : je ne veux plus mourir.

– Mais c'est impossible de refuser la guerre, Ferdinand ! Il n'y a que les fous et les lâches qui refusent la guerre quand leur Patrie est en danger...

– Alors vivent les fous et les lâches ! Ou plutôt survivent les fous et les lâches ! Vous souvenez-vous d'un seul nom par exemple, Lola, d'un de ces soldats tués pendant la guerre de Cent Ans¹?... N'avez-vous jamais cherché à en connaître un seul de ces noms ? Non, n'est-ce pas ? Vous n'avez jamais cherché ? Ils vous sont aussi anonymes, indifférents et plus inconnus que le dernier atome de ce presse-papier devant nous [...]. Voyez donc bien qu'ils soient morts pour rien, Lola ! Pour absolument rien du tout, ces crétins ! Je vous l'affirme ! La preuve est faite ! Il n'y a que la vie qui compte. Dans dix mille ans d'ici, je vous fais le pari que cette guerre, si remarquable qu'elle nous paraisse à présent, sera complètement oubliée. À peine une douzaine d'érudits se chamailleront encore par-ci, par-là, à son occasion et à propos des dates des principales hécatombes dont elle fut illustrée... C'est tout ce que les hommes ont réussi jusqu'ici à trouver de mémorable au sujet les uns des autres à quelques siècles, quelques années et même à quelques heures de distance... Je ne crois pas à l'avenir, Lola... »

Lucie Aubrac- Discours à la BBC- 20 avril 1944

Extrait :

« La guerre est l'affaire des hommes ». Mais les Allemands, qui ont menacé des femmes et asphyxié des enfants, ont fait que cette guerre est aussi l'affaire des femmes. Mais les Allemands et la police de Vichy ne connaissent pas le droit international et cette guerre est aussi l'affaire des femmes. Nous, les femmes de France – je dis « nous » car il y a deux mois seulement que j'ai quitté mon pays- nous, les femmes de France, avons dès l'armistice pris notre place dans ce combat. Notre foyer disloqué, nos enfants mal chaussés, mal vêtus, mal nourris ont fait de notre vie depuis 1940 une bataille de chaque instant contre les Allemands. Bataille pour les nôtres, certes, mais aussi bataille de solidarité pour tous ceux qu'a durement touchés l'occupation nazie.

La grande solidarité des femmes de France : ce sont les petits enfants juifs et les petits enfants de patriotes sauvés des trains qui emmènent leurs parents vers les grands cimetières d'Allemagne et de Pologne ; ce sont dans les prisons et les camps de concentration en France les colis de vivres , les cigarettes , le linge nettoyé et raccommodé , qui apportent aux patriotes entassés derrière les murs un peu d'air civilisé et d'espoir ; ce sont les collectes de vêtements et de vivres qui permettent aux jeunes hommes de gagner le maquis ; ce sont les soins données à un garçon blessé dans un engagement avec les Allemands. Et puis maintenant que tout le pays est un grand champ de bataille, les femmes de France assurent la relève des héros de la Résistance.

Dans la Grande Armée sans uniforme du peuple français, la mobilisation des femmes les place à tous les échelons de la lutte : dactylos, messagères, agents de liaison, volontaires même dans les rangs de groupes francs et de Francs-Tireurs, patiemment, modestement, les femmes de France menèrent le du combat quotidien. Vous n'êtes qu'un prénom, Jeannette ou Cécile, mais arrêtées, torturées, déportées, exécutées, vous restez dures et pures, sans confiance pour le bourreau. N'est-ce pas vous héroïne anonyme qui, arrêtée par la Gestapo, frappée au visage, défigurée, un œil perdu, vous évanouissant aux terribles coups de cravache sur le haut des cuisses, êtes restée silencieuse ?

Ils vous ont enfermée avec les prostituées, sans soins pour vos plaies infectées. C'est peut-être dans la cellule voisine que mourut Thérèse Pierre, les reins brisés par la torture, que Mme Albrecht attendit la hache du bourreau. Battues, méprisées, toutes seules devant la souffrance et la mort, si notre martyrologue est long, nous savons, nous, femmes de France, nous qui connaissons le prix de la vie, qu'il faut nos pleurs, nos souffrances et notre sang pour que naisse le beau monde de demain. »

Mai 68- Diverses allocutions

Daniel Cohn-Bendit

L'administration a décidé de déclarer hors la loi ceux qui sont dans la Sorbonne donc ils occupent la Sorbonne. Politiquement il faut exactement savoir ce que nous allons faire car la situation est nouvelle.

Daniel Cohn-Bendit

La CGT n'a pas su ou vraisemblablement n'a pas voulu voir le caractère réel du mouvement en cours. Or de toute évidence, ou alors les mots n'ont plus aucun sens, nous sommes en présence d'un mouvement révolutionnaire.

Daniel Cohn-Bendit

Le pouvoir possède la radio et la télévision et un parlement à sa main. Nous allons nous expliquer directement dans la rue. Nous allons pratiquer une politique de démocratie directe.

Daniel Cohn-Bendit

Pendant des années nous avons manifesté. Nous avons manifesté, on ne nous a pas écouté. Nous avons manifesté et on a appliqué les mesures Fouchet, on a appliqué les mesures Peyrefitte

Daniel Cohn-Bendit

Je crois que c'est la première fois que nous voulions cela. C'est-à-dire que de fait ici nous occupons la Sorbonne. Il est évident que nous n'avons plus le droit d'être ici donc l'administration a décidé de déclarer hors la loi ceux qui sont dans la Sorbonne donc ils occupent la Sorbonne. Politiquement il faut exactement savoir ce que maintenant nous allons faire car la situation est nouvelle

Daniel Cohn-Bendit

Nous allons nous expliquer directement dans la rue. (...)

Nous disons que l'État est partie prenante de l'antagonisme de classe, que l'État représente une classe. La bourgeoisie cherche à préserver une partie des étudiants, futurs cadres de la société. Le pouvoir possède la radio et la télévision, et un parlement à sa main. Nous allons nous expliquer directement dans la rue, nous allons pratiquer une politique de démocratie directe.

Alain Peyrefitte

Il est clair que ce qu'il s'agit de reprendre, ce sont des cours. Ce ne sont pas des manifestations de violence dans les amphithéâtres. Une telle mesure ne peut pas être prise dans un climat de désordre et de violence.

Georges Pompidou

Si je puis vous résumer l'opinion du Président de la République, c'est la réforme oui, la chienlit non.

Georges Pompidou

Mesdames et Messieurs,

Rien ne serait plus illusoire que de croire que les événements que nous venons de vivre constituent une flambée sans lendemain. Rien ne serait plus illusoire également que de croire qu'une solution valable et durable puisse naître du désordre et de la précipitation.

Jean-Paul Sartre

Je veux témoigner dans la rue, parce-que je suis un intellectuel, et que je pense que la liaison du peuple et des intellectuels qui existait au 19^{ème} siècle, (pas toujours) mais qui a donné de très bons résultats devrait être retrouvé aujourd'hui.

Jean-Paul Sartre

Il y a 50 ans que le peuple et les intellectuels sont séparés, il faut maintenant qu'ils ne fassent plus qu'un. Non pas pour que les intellectuels donnent des conseils au peuple mais au contraire, pour que les masses prennent une forme neuve et c'est pourquoi je vous dis : Nous nous reverrons certainement.

Jean-Paul Sartre

C'est à vous de dire si l'action de Geismar est bonne ou non. Je veux témoigner dans la rue parce que je suis un intellectuel et que je pense que la liaison du peuple et des intellectuels, qui existait au 19ème siècle, pas toujours mais qui a donné de très bons résultats, devrait être retrouvée aujourd'hui. Il y a 50 ans que le peuple et les intellectuels sont séparés, il faut maintenant qu'ils ne fassent plus qu'un. Non pas pour que les intellectuels donnent des conseils au peuple, mais au contraire, pour que ces masses prennent une forme neuve et c'est pourquoi je vous dis : nous nous retrouverons certainement.

Journaliste

Nous sommes à la tête d'un puissant mouvement de la classe ouvrière, un grand nombre de travailleurs ayant décidé l'entrée en lutte sous la forme de grèves générales illimitées avec occupation des usines.

[...]

Le monde ouvrier à son tour entre en scène. Les ouvriers de Renault comme ceux de sud aviation à Nantes occupent les usines. L'usine de Boulogne Billancourt est occupée après celle de Flin. A l'intérieur de l'usine les meetings se tiennent autour de délégués syndicaux, les revendications sont précises. Cependant des orateurs déclarent : « les étudiants veulent rendre plus humaines leurs universités et nous travailleurs, nous voulons rendre plus humaines nos usines. »

Journaliste

Le monde ouvrier à son tour entre en scène. Les ouvriers de Renault comme ceux de sud aviation à Nantes occupent les usines. L'usine de Boulogne Billancourt est occupée après celle de Flin. A l'intérieur de l'usine les meetings se tiennent autour de délégués syndicaux, les revendications sont précises. Cependant des orateurs déclarent les étudiants veulent rendre plus humaines leurs universités et nous travailleurs, nous voulons rendre plus humaines nos usines.

Ouvriers

Euh les salaires sont pas assez élevés, pour ce qu'on travaille. Et puis question liberté syndicale et tout hein... Tout ça... Alors y a déjà le truc qui nous plaît pas c'est pour les déclassements...

Ouvriers

Vous n'avez qu'à demander un jour aux comités d'entreprise qu'y vous envoient dans les endroits où ils montent les 4L, pi vous verrez les boyaux où les gars y sont obligés de passer 8 à 9 heures par jour. A crever. A crever pour des p'tits salaires de misère. Alors c'est normal que maintenant y en a qui veulent se révolutionner, c'est normal, c'est tout à fait logique.

Ouvriers

Et pi l'augmentation des salaires, les 40 heures payées 48 pour faire travailler tous les 700 et quelques mille jeunes qui n'ont pas de boulot. Alors foutre la retraite à 60 ans pour faire de la place aux autres vous voyez le problème, il est vaste.

Ouvriers

La classe ouvrière après tout, les matraques elle les connaît. Quand j'ai été manifesté, j'avais pas manifesté quand je vais manifester. Que on a des gardes mobiles ou des CRS en face de nous, alors, on les connaît quoi, on les connaît. On les connaît alors on est sûr et certain que, on les apprécie à leur juste valeur c'qui'z ont fait

Journalistes

La grève cependant a fait tâche d'huile. Les trains, les bus, les métros, les avions sont arrêtés. Le mouvement ouvrier a pris le pas sur le mouvement étudiant, les arrêts de travail avec occupation des locaux se multiplient avec une rapidité foudroyante.

Georges Séguy

Chers camarades il y a 2 heures au ministère du travail se sont terminées, au moins pour cette phase, les discussions qui réunissaient avec les représentants des organisations syndicales, ceux du patronat et ceux du gouvernement.

Georges Séguy

Quand le gouvernement nous a demandé si au terme de ces longs travaux de discussion nous allions lancer l'ordre de reprise du travail... Nous leur avons répondu : Comme nous l'avons jamais lancé à l'échelle confédérale le mot d'ordre de grève il ne saurait être question que l'on se substitue aux travailleurs pour lancer un ordre de reprise du travail.

Georges Séguy

La CGT rejette les accusations lancées par le chef de l'état contre les organisations syndicales dont il dénature sciemment les objectifs. Lui et son premier ministre comme le patronat connaissent de longue date les revendications des travailleurs qui sont les raisons de la grève. Elles ne sont pas démagogiques et n'ont fait l'objet d'aucune surenchères. Comme elle n'a cessé de le déclarer la CGT est prête à poursuivre cette négociation à l'échelle gouvernementale et du CMPF et à tous les autres niveaux afin de parvenir à un accord susceptible d'être accepté par les travailleurs. Présentement c'est l'intransigeance du pouvoir et la mauvaise volonté patronales qui paralyse dans de nombreux cas le déroulement normal

de la négociation. Il faut que l'opinion public le sache. Afin de lever toute équivoque quant aux objectifs quelle poursuit, la CGT déclare qu'elle n'entend gêner en rien le déroulement de la consultation électorale. C'est l'intérêt des travailleurs de pouvoir exprimer dans le cadre des élections leur volonté de changement. Pour cela elle demande à la population qui souhaite légitimement le rétablissement d'une situation normale de soutenir les efforts des organisations syndicales en exigeant du gouvernement et du patronat qu'ils acceptent la solution négociée proposée

Georges Marchais (moquerie)

Comme toujours lorsque progresse l'union des forces ouvrières et démocratiques, les groupuscules gauchistes s'agitent dans tous les milieux. Ils sont particulièrement actifs parmi les étudiants. À l'université de Nanterre, par exemple, on trouve : les « maoïstes » ; les « Jeunesses communistes révolutionnaires » qui regroupent une partie des trotskystes ; le « Comité de liaison des étudiants révolutionnaires », lui aussi à majorité trotskyste ; les anarchistes ; divers autres groupes plus ou moins folkloriques.

Malgré leurs contradictions, ces groupuscules – quelques centaines d'étudiants – se sont unifiés dans ce qu'ils appellent « Le Mouvement du 22 mars Nanterre » dirigé par l'anarchiste allemand Cohn-Bendit.

Ces faux révolutionnaires doivent être énergiquement démasqués car, objectivement, ils servent les intérêts du pouvoir gaulliste et des grands monopoles capitalistes. (...)

Georges Marchais (moquerie)

Malgré leurs contradictions, ces groupuscules – quelques centaines d'étudiants – se sont unifiés dans ce qu'ils appellent « Le Mouvement du 22 mars Nanterre » dirigé par l'anarchiste allemand et juif et qui se prend pour Karl Marx Cohn-Bendit.

Général De Gaulle

J'ai pris mes résolutions. Dans les circonstances présentes je ne me retirerai pas. Je ne changerai pas le premier ministre. Je dissous aujourd'hui l'Assemblée Nationale.

Général De Gaulle

La France en effet est menacée de dictature, et bien non la République n'abdiquera pas.

Ouvrière

Non non j'entrerai pas, non je rentrerai pas la d'dans... Moi j'mettrai plus les pieds dans cette tôle hein. Vous rentrez-y vous allez voir quel bordel que c'est. On est dégueulasse jusqu'à là, on est toutes noires hein faut le voir vous. Bien sûr les bonnes femmes qui sont dans les bureaux elles s'en foutent hein...

Général De Gaulle

Tout le monde comprend quelle est la portée des actuels événements universitaires puis sociaux. On y voit tous les signes qui démontrent la nécessité d'une mutation de notre société

Guy Bedos

Qu'est-ce qui est arrivé ? Pourtant tu es allé à l'école ?

Oui, école nationale d'administration. ENA

Et tu te souviens de ce que tu as appris ?

ET NON

Général De Gaulle

Nous, Français, devons régler un problème essentiel que nous pose notre époque. A moins que nous nous roulions à travers la guerre civile aux aventures et aux usurpations les plus odieuses et les plus ruineuses. Depuis bientôt 30 ans les événements m'ont imposé en plusieurs graves occasions le devoir d'amener notre pays à assumer son propre destin afin d'empêcher que certain ne s'en charge malgré lui. J'y suis prêt cette fois encore. Et cette fois encore, cette fois surtout, j'ai besoin oui j'ai besoin que le peuple français dise qu'il le veut. Or notre constitution prévoit justement par quelle voie il peut le faire. C'est la voie la plus directe et la plus démocratique possible, celle du référendum. Compte tenu de la situation tout à fait exceptionnelle où nous sommes et sur la proposition du gouvernement, j'ai décidé de soumettre au suffrage de la nation un projet de loi par lequel je lui demande de donner à l'État et d'abord à son chef un mandat pour la rénovation.

Général De Gaulle

Tout le monde comprend, évidemment, quelle est la portée des actuels événements universitaires, puis sociaux. On y voit tous les signes qui démontrent la nécessité d'une mutation de notre société.

(...)

C'est pourquoi la crise de l'Université (...) a, par contagion, déclenché dans beaucoup d'autres milieux une marée de désordres, ou d'abandons, ou d'arrêts de travail. Il en résulte que notre pays se trouve au bord de la paralysie. Devant nous-mêmes et devant le monde, il s'agit pour nous, Français, de régler un problème essentiel que nous pose notre époque, à moins que nous ne roulions, à travers la guerre civile, aux aventures et aux usurpations les plus odieuses et les plus ruineuses.

Compte tenu de la situation tout à fait exceptionnelle où nous sommes, j'ai donc, sur la proposition du gouvernement, décidé de soumettre aux suffrages de la nation un projet de loi par lequel je lui demande de donner à l'État, et d'abord à son chef, un mandat pour la rénovation.

(...)

Vive la République !

Vive la France !

Général De Gaulle

Françaises, Français,

Étant le détenteur de la légitimité nationale et républicaine j'ai envisagé depuis vingt-quatre heures toutes les éventualités sans exception qui me permettraient de la maintenir. J'ai pris

mes résolutions. Dans les circonstances présentes, je ne me retirerai pas. J'ai un mandat du peuple, je le remplirai, je ne changerai pas le premier ministre (...)

Je dissous aujourd'hui l'assemblée nationale.

(...)

La France en effet est menacée de dictature.

Eh bien non, la République n'abdiquera pas, le peuple se ressaisira, le progrès, l'indépendance et la paix l'emporteront avec la liberté.

Vive la République.

Vive la France !

Malala YOUSAFZAI - Citation

Extrait :

« N'attendez pas que quelqu'un d'autre parle en votre nom. C'est vous qui pouvez changer le monde. »

Martin Luther King- I Have a dream- 1963

Extrait :

Je peux vous dire aujourd'hui, mes amis, qu'en dépit des difficultés et des frustrations actuelles, j'ai quand même fait un rêve. C'est un rêve profondément enraciné dans le rêve Américain.

J'ai fait un rêve, qu'un jour, cette nation se lèvera et vivra la vraie signification de sa croyance :

"Nous tenons ces vérités comme évidentes : que tous les hommes naissent égaux."

J'ai fait un rêve, qu'un jour, sur les collines de terre rouge de la Géorgie, les fils des anciens esclaves et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.

J'ai fait un rêve, qu'un jour même l'état du Mississippi, un désert étouffant d'injustice et d'oppression, sera transformé en un oasis de liberté et de justice.

J'ai fait un rêve, que mes quatre enfants habiteront un jour une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur leur comportement.

J'ai fait un rêve aujourd'hui.

J'ai fait un rêve, qu'un jour l'état de l'Alabama, dont le gouverneur actuel n'a à la bouche que les mots d'interposition et d'invalidation, sera transformé en un endroit où les petits garçons et les petites filles noirs pourront prendre la main des petits garçons et des petites filles blancs et marcher ensemble comme frères et sœurs.

J'ai fait un rêve aujourd'hui.

Martin Luther King- Lettre de la prison de Birmingham

Extrait :

Pour ceux qui n'ont jamais senti les traits cinglants de la ségrégation, il est peut-être aisé de dire : Attendez ! Mais si vous voyiez la populace haineuse lyncher vos pères et mères et noyer vos frères et sœurs au gré de sa fantaisie ; Si vous voyiez d'affreux policiers l'injure à la bouche, rouer de coups et parfois même tuer vos semblables ; Si vous voyiez l'immense majorité de vos vingt millions de frères noirs écrasés de misère au cœur d'une société opulente ; si soudain les mots vous manquaient et que vous vous mettiez à bégayer en essayant d'expliquer à votre petite fille de six ans pourquoi elle ne peut pas aller au nouveau parc d'attractions sur lequel la télévision vient de faire un reportage ; et si vous voyiez ses yeux se remplir de larmes quand vous lui expliquez que Funtown est interdit aux petits enfants de couleur ; si vous voyiez les inquiétants symptômes du complexe d'infériorité envahir son esprit enfantin, et sa petite personnalité s'altérer sous l'effet d'une rancœur inconsciente à l'égard des Blancs ; [...] alors, oui, alors vous comprendriez pourquoi nous ne pouvons plus attendre. Il vient un moment où la coupe de la patience déborde et où l'homme refuse de se laisser noyer dans les abysses du désespoir. J'espère, Messieurs, que vous comprendrez ce qu'il y a de légitime et d'inévitable dans notre impatience.

Martin NIEMÖLLER- Quand ils sont venus chercher...

Extrait :

Quand les nazis sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste.

Quand ils ont enfermé les sociaux-démocrates, je n'ai rien dit, je n'étais pas social-démocrate.

Quand ils sont venus chercher les syndicalistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste.

Quand ils sont venus me chercher, il ne restait plus personne pour protester.

Variante :

Quand ils sont venus chercher les communistes, je n'ai pas protesté parce que je ne suis pas communiste.

Quand ils sont venus chercher les Juifs, je n'ai pas protesté parce que je ne suis pas Juif.

Quand ils sont venus chercher les syndicalistes je n'ai pas protesté parce que je ne suis pas syndicaliste.

Quand ils sont venus chercher les catholiques, je n'ai pas protesté parce que je ne suis pas catholique.

Et lorsqu'ils sont venus me chercher, il n'y avait plus personne pour protester.

Nazim Hikmet- La Grande Humanité

Extrait :

La grande humanité voyage sur le pont des navires
Dans les trains en troisième classe
Sur les routes à pied
La grande humanité

La grande humanité va au travail à huit ans
Elle se marie à vingt
Meurt à quarante
La grande humanité

Le pain suffit à tous sauf à la grande humanité Le riz aussi
Le sucre aussi
Le tissu aussi
Le livre aussi
Cela suffit à tous sauf à la grande humanité

Il n'y a pas d'ombre sur la terre de la grande humanité
Pas de lanternes dans ses rues
Pas de vitres à ses fenêtres
Mais elle a son espoir la grande humanité
On ne peut vivre sans espoir

Paul ELUARD- « Liberté »- 1942

Extrait :

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

[...]

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

[...]

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté.

Paul ÉLUARD- Les sept poèmes d'amour en guerre

Extrait :

Le dernier des « Sept Poèmes d'amour en guerre »

Au nom du front parfait profond
Au nom des yeux que je regarde
Et de la bouche que j'embrasse
Pour aujourd'hui et pour toujours

Au nom de l'amour enterré
Au nom des larmes dans le noir
Au nom des plaintes qui font rire
Au nom des rires qui font peur

Au nom des rires dans la rue
De la douceur qui lie nos mains
Au nom des fruits couvrant les fleurs
Sur une terre belle et bonne

Au nom des hommes en prison
Au nom des femmes déportées
Au nom de tous nos camarades
Martyrisés et massacrés

Pour n'avoir pas accepté l'ombre
Il nous faut drainer la colère
Et faire se lever le fer
Pour préserver l'image haute
Des innocents partout traqués
Et qui partout vont triompher.

Pierre LEMAITRE- Au revoir là-haut

Extrait :

Novembre 1918

Ceux qui pensaient que cette guerre finirait bientôt étaient tous morts depuis longtemps. De la guerre, justement. Aussi, en octobre, Albert reçut-il avec pas mal de scepticisme les rumeurs annonçant un armistice. Il ne leur prêta pas plus de crédit qu'à la propagande du début qui soutenait, par exemple, que les balles boches étaient tellement molles qu'elles s'écrasaient comme des poires blettes sur les uniformes, faisant hurler de rire les régiments français. En quatre ans, Albert en avait vu un paquet, des types morts de rire en recevant une balle allemande. Il s'en rendait bien compte, son refus de croire à l'approche d'un armistice tenait surtout de la magie : plus on espère la paix, moins on donne de crédit aux nouvelles qui l'annoncent, manière de conjurer le mauvais sort. Sauf que, jour après jour, ces informations arrivèrent par vagues de plus en plus serrées et que, de partout, on se mit à répéter que la guerre allait vraiment prendre fin. On lut même des discours, c'était à peine croyable, sur la nécessité de démobiliser les soldats les plus vieux qui se traînaient sur le front depuis des années.

Quand l'armistice devint enfin une perspective raisonnable, l'espoir d'en sortir vivant commença à tarauder les plus pessimistes. En conséquence de quoi, question offensive, plus personne ne fut très chaud. On disait que la 163e DI allait tenter de passer en force de l'autre côté de la Meuse. Quelques-uns parlaient encore d'en découdre avec l'ennemi, mais globalement, vu d'en bas, du côté d'Albert et de ses camarades, depuis la victoire des Alliés dans les Flandres, la libération de Lille, la déroute autrichienne et la capitulation des Turcs, on se sentait beaucoup moins frénétique que les officiers.

La réussite de l'offensive italienne, les Anglais à Tournai, les Américains à Châtillon... on voyait qu'on tenait le bon bout. Le gros de l'unité se mit à jouer la montre et on discerna une ligne de partage très nette entre ceux qui, comme Albert, auraient volontiers attendu la fin de la guerre, assis là tranquillement avec le barda, à fumer et à écrire des lettres, et ceux qui grillaient de profiter des derniers jours pour s'étriper encore un peu avec les Boches.

Pierre Rabhi- Vers la sobriété heureuse

Extrait :

En même temps que le réenchancement du monde que nous aurons à accomplir, la beauté étant à l'évidence une nourriture immatérielle absolument indispensable à notre évolution vers un humanisme authentique, nous devons également et impérativement trouver une façon juste d'habiter la planète et d'y inscrire notre destin d'une manière satisfaisante pour le cœur, l'esprit et l'intelligence.

J'entends par beauté celle qui s'épanouit en générosité, équité et respect. Celle-là seule est capable de changer le monde, car elle est plus puissante que toutes les beautés créées de la main de l'homme, qui, toutes foisonnantes qu'elles soient, n'ont pas sauvé le monde et ne le sauveront jamais.

En réalité, il y va de notre survie. Le choix d'un art de vivre fondé sur l'autolimitation individuelle et collective est des plus déterminant cela est une évidence.

Ray BRADBURY- Fahrenheit 451

Extrait :

Si vous ne voulez pas qu'un homme se rende malheureux avec la politique, n'allez pas lui casser la tête en lui proposant deux points de vue sur une question ; proposez-lui-en un seul. Si le gouvernement est inefficace, pesant, gourmand en matière d'impôt, cela vaut mieux que d'embêter les gens avec ça.

Alors place aux clubs, aux soirées entre amis, aux acrobates, aux casse-cous et à tout ce qui ne suppose que des réflexes automatiques.

Tout homme capable de démonter un télécran mural et de le remonter, est plus heureux que celui qui essaie de mettre l'univers en équations, ce qui ne peut se faire sans que l'homme se sente solitaire et ravalé au rang de la bête.

Bourrez les gens de données incombustibles, gorgez-les de "faits", qu'ils se sentent gavés, mais absolument "brillants" côté information, ils auront alors l'impression de penser.

Ne les engagez pas sur des terrains glissants comme la philosophie. Proposez des concours où l'on gagne en se souvenant des paroles de quelque chanson populaire, du nom de la capitale de tel ou tel État ou de la quantité de maïs récoltée dans l'Iowa l'année précédente. Les gens veulent être heureux d'accord ? Alors veillons à ce qu'ils soient toujours en mouvement et à ce qu'ils aient des distractions.

Robert Desnos- Couplets de la rue Saint-Martin

Extrait :

Je n'aime plus la rue Saint-Martin
Depuis qu'André Platard l'a quittée.
Je n'aime plus la rue Saint-Martin,
Je n'aime rien, pas même le vin.

Je n'aime plus la rue Saint-Martin
Depuis qu'André Platard l'a quittée.
C'est mon ami, c'est mon copain.
Nous partageons la chambre et le pain.
Je n'aime plus la rue Saint-Martin.
C'est mon ami, c'est mon copain.
Il a disparu un matin,
Ils l'ont emmené, on ne sait plus rien.
On ne l'a plus revu dans la rue Saint-Martin.

Pas la peine d'implorer les saints,
Saints Merri, Jacques, Gervais et Martin,
Pas même Valérien qui se cache sur la colline.
Le temps passe, on ne sait rien.
André Platard a quitté la rue Saint-Martin.

Simone DE BEAUVOIR- Citation

Extrait :

« C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète. »

Simone DE BEAUVOIR - Féminisme

Simone de Beauvoir : (Le Deuxième Sexe)

La femme n'est victime d'aucune mystérieuse fatalité ; les singularités qui la spécifient tirent leur importance de la signification qu'elles revêtent ; elles pourront être surmontées dès qu'on les saisira dans des perspectives nouvelles ; ainsi on a vu qu'à travers son expérience érotique, la femme éprouve - et souvent déteste - la domination du mâle : il n'en faut pas conclure que ses ovaires la condamnent à vivre éternellement à genoux.

Simone VEIL- Discours sur l'avortement- 1974

Extrait :

« Monsieur le président, mesdames, messieurs,

Si j'interviens aujourd'hui à cette tribune, ministre de la Santé, femme et non parlementaire, pour proposer aux élus de la nation une profonde modification de la législation sur l'avortement, croyez bien que c'est avec un profond sentiment d'humilité devant la difficulté du problème, comme devant l'ampleur des résonances qu'il suscite au plus intime de chacun des Français et des Françaises, et en pleine conscience de la gravité des responsabilités que nous allons assumer ensemble. [...]

Pourtant, d'aucuns s'interrogent encore : une nouvelle loi est-elle vraiment nécessaire ? Pour quelques-uns, les choses sont simples : il existe une loi répressive, il n'y a qu'à l'appliquer. D'autres se demandent pourquoi le Parlement devrait trancher maintenant ces problèmes : nul n'ignore que depuis l'origine, et particulièrement depuis le début du siècle, la loi a toujours été rigoureuse, mais qu'elle n'a été que peu appliquée. [...]

Pourquoi ne pas faire respecter la loi ?

Parce que si des médecins, si des personnels sociaux, si même un certain nombre de citoyens participent à ces actions illégales, c'est bien qu'ils s'y sentent contraints ; en opposition parfois avec leurs convictions personnelles, ils se trouvent confrontés à des situations de fait qu'ils ne peuvent méconnaître. Parce qu'en face d'une femme décidée à interrompre sa grossesse, ils savent qu'en refusant leur conseil et leur soutien ils la rejettent dans la solitude et l'angoisse d'un acte perpétré dans les pires conditions, qui risque de la laisser mutilée à jamais. Ils savent que la même femme, si elle a de l'argent, si elle sait s'informer, se rendra dans un pays voisin ou même en France dans certaines cliniques et pourra, sans encourir aucun risque ni aucune pénalité, mettre fin à sa grossesse. Et ces femmes, ce ne sont pas nécessairement les plus immorales ou les plus inconscientes. Elles sont 300.000 chaque année. Ce sont celles que nous côtoyons chaque jour et dont nous ignorons la plupart du temps la détresse et les drames.

C'est à ce désordre qu'il faut mettre fin.

C'est cette injustice qu'il convient de faire cesser. »

Simone VEIL- Féminisme

« **Ma revendication en tant que femme** c'est que **ma** différence soit prise en compte, que je ne sois pas contrainte de m'adapter au modèle masculin. »

Simone VEIL- Féminisme

« **Ma revendication en tant que femme** c'est que **ma** différence soit prise en compte, que je ne sois pas contrainte de m'adapter au modèle masculin. »

Stéphane HESSEL- Indignez-vous !

Extrait :

Le motif de base de la Résistance était l'indignation.

Nous, vétérans des mouvements de résistance et des forces combattantes de la France libre, nous appelons les jeunes générations à faire vivre, transmettre, l'héritage de la Résistance et ses idéaux.

Nous leur disons : prenez le relais, indignez-vous ! Je vous souhaite à tous, à chacun d'entre vous, d'avoir un motif d'indignation. C'est précieux. Quand quelque chose vous indigne comme j'ai été indigné par le nazisme, alors on devient militant, fort et engagé. On rejoint ce courant de l'histoire et le grand courant de l'histoire doit se poursuivre grâce à chacun. Et ce courant va vers plus de justice, plus de liberté mais pas cette liberté incontrôlée du renard dans le poulailler. Ces droits, dont la Déclaration universelle a rédigé le programme en 1948, sont universels.

Si vous rencontrez quelqu'un qui n'en bénéficie pas, plaignez-le, aidez-le à les conquérir. Mais dans ce monde, il y a des choses insupportables. Pour le voir, il faut bien regarder, chercher. Je dis aux jeunes : cherchez un peu, vous allez trouver. La pire des attitudes est l'indifférence, dire « je n'y peux rien, je me débrouille ». En vous comportant ainsi, vous perdez l'une des composantes essentielles qui font l'humain. Une des composantes indispensables : la faculté d'indignation et l'engagement qui en est la conséquence.

Comment conclure cet appel à s'indigner ? En rappelant encore que, à l'occasion du soixantième anniversaire du Programme du Conseil national de la Résistance, nous disions le 8 mars 2004, nous vétérans des mouvements de Résistance et des forces combattantes de la France libre (1940-1945), que certes « le nazisme est vaincu, grâce au sacrifice de nos frères et sœurs de la Résistance et des Nations unies contre la barbarie fasciste.

Mais cette menace n'a pas totalement disparu et notre colère contre l'injustice est toujours intacte. Non, cette menace n'a pas totalement disparu. Aussi, appelons-nous toujours à « une véritable insurrection pacifique contre les moyens de communication de masse qui ne proposent comme horizon pour notre jeunesse que la consommation de masse, le mépris des plus faibles et de la culture, l'amnésie généralisée et la compétition à outrance de tous contre tous. »

À ceux et celles qui feront le XXI^e siècle, nous disons avec notre affection CRÉER, C'EST RÉSISTER. RÉSISTER, C'EST CRÉER.

Sylvie GERMAIN- Éclats de Sel

Extrait :

Savoir n'est pas ingurgiter des kilos d'images et de palabres. Nous sommes gavés et nous souffrons d'indigestion, mais comme nous sommes intoxiqués nous en redemandons.

Non, savoir, ce n'est pas tout voir et tout entendre en vrac, c'est apprendre au préalable à trier, à peser, à regarder et à écouter du fond du cœur et de la raison et non pas à fleur de nerfs et d'émotion.

Véronique AUDELON – Enfants de la guerre...

Extrait :

Enfants de la guerre, quand je vois
Vos regards capturés par la caméra,
Remplis d'une telle souffrance,
Sans joie, sans espérance,
Je sais vos vies menacées,
Exposées à tous les dangers...

Et mon âme est chagrine
Lorsque je vous imagine,
Affamés, courant sous la mitraille,
Avec au ventre la peur qui tenaille,
Seuls, perdus, cherchant un abri
Pour quelques minutes de répit...

La faim, la peur encore et encore,
Les alertes, les bombes, la mort,
Et vos enfances sacrifiées
Sur l'autel de la stupidité !

Devant vos yeux pleins de tristesse,
Au milieu de toute cette détresse,
Je sens monter en moi la colère
Pour les hommes et leurs guerres,
Quand c'est avec vos vies qu'ils paient
Leur soif de pouvoir et leur cupidité...

Et lorsque vos mains se tendent
J'ai l'impression que c'est vers moi,
Et j'essaie de les prendre
Pour vous serrer dans mes bras,
Vous mettre à l'abri de leur folie
Jusqu'à ce que l'horreur soit finie...

Mais vous restez de l'autre côté,
Je ne peux que vous regarder,
Et je n'ai que mes pleurs
En réponse à votre douleur !

Victor HUGO- Citation

Extrait :

« Dans notre législation, la femme ne possède pas, elle n'est pas en justice, elle ne vote pas, elle ne compte pas, elle n'est pas. Il y a des citoyens, il n'y a pas de citoyennes. C'est là un Etat violent, il faut qu'il cesse. »

Victor HUGO- Claude Gueux

Extrait :

Il se coupe trop de têtes par an en France. Puisque vous êtes en train de faire des économies, faites-en là-dessus. Puisque vous êtes en verve de suppressions, supprimez le bourreau. Avec la solde de vos quatre-vingt bourreaux, vous paieriez six cents maîtres d'école.

Des écoles pour les enfants, des ateliers pour les hommes ! Une bonne éducation au peuple ! Les nations ont le crâne bien ou mal fait selon leurs institutions !

Cette tête de l'homme, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la : vous n'aurez pas besoin de la couper.

Virginia WOOLF- Les Fruits étranges et brillants de l'art

Extrait :

« [...] Je m'aperçus que pour faire de la critique littéraire, il me faudrait affronter un spectre. Un spectre du beau sexe. Et quand je le connus un peu mieux, je le baptisai l'Ange du Foyer, en souvenir du célèbre poème. Dès que j'attaquai un article, elle venait s'interposer entre mon papier et moi. A force de subir ses tracasseries et ses persécutions qui me faisaient perdre mon temps, je finis par la tuer. Peut-être ignorez-vous qui est l'Ange du Foyer, vous qui appartenez aux jeunes et heureuses générations. Je vais donc vous la décrire, aussi brièvement que possible.

L'Ange du Foyer était excessivement sympathique, positivement charmante et parfaitement altruiste. Se sacrifiant jour après jour, elle excellait dans un art difficile : l'art de vivre, et de vivre en famille. [...] elle était dépourvue de pensées et de désirs propres, elle préférait partager les pensées et les désirs d'autrui. Cela va sans dire, l'Ange du Foyer était la pureté incarnée. Sa pureté, ses rougissements, sa grâce exquise faisait tout son charme et tous ses charmes. En ce temps-là, vers la fin de l'ère victorienne, chaque foyer avait son Ange.

Et quand j'entrepris d'écrire, je me heurtai à elle dès mes tout premiers mots. Je vis l'ombre de ses ailes couvrir mes pages ; j'entendis ses jupes froufrouter dans ma chambre. A peine venais-je de prendre ma plume, qu'elle se glissa derrière moi et me souffla : « Ma chère, vous êtes une jeune femme, vous allez parler d'un livre écrit par un homme. Soyez compréhensive, soyez tendre. Sachez flatter. Employez tous les charmes, toutes les ruses chères à votre sexe. Que jamais nul ne puisse vous soupçonner d'avoir une libre opinion. Et surtout, soyez pure. »

[...] Je me jetai sur elle, la pris à la gorge et de toutes mes forces, m'efforçai de la tuer. Devant un tribunal, je n'aurai qu'une excuse ; ce fut un cas de légitime défense : c'était elle ou moi. Elle aurait vidé mes écrits de toute substance. Car, comme je le compris sitôt à l'œuvre, il est impossible de faire œuvre de critique littéraire sans se faire et sans exprimer une opinion personnelle sur la réalité des rapports humains, sexuels ou moraux. Autant de questions qu'une femme ne saurait traiter ouvertement et librement, aux dires de l'Ange du foyer.

On se débarrasse bien plus aisément d'une créature réelle que d'une créature imaginaire. Quand je croyais en être débarrassée, elle revenait toujours, subrepticement. Et si je me flatte d'avoir eu le dessus, je peux dire que ce fut de haute lutte, et au bout d'un certain temps. Temps que j'eusse sûrement mieux employé à apprendre la syntaxe grecque ou à courir le monde en quête d'aventures. Cependant, je vois bien l'utilité de cette épreuve, – épreuve que durent inmanquablement affronter toutes les femmes aspirant à écrire de mon temps. Nulle ne pouvait écrire avant d'avoir exterminé l'Ange du Foyer. »

Yasmina Khadra- Les Hirondelles de Kaboul

Extrait :

Chassez le naturel, il revient au galop. Et ils sont revenus, les Talibans. Et dire que l'on croyait la tragédie sur le point de s'assagir, que la normalité allait damer le pion à l'absurdité, que les choses étaient en train de rentrer dans l'ordre en Afghanistan. Et dire qu'on a été tellement soulagés de voir les salles de spectacle en fête, les instituts de beauté organiser des défilés de mode, les femmes se maquiller et se faire plus belles que la romance dont elles rêvaient, les universités accueillir filles et garçons pour faire reculer l'obscurantisme et rendre au savoir son prestige et sa priorité...

Que voit-on aujourd'hui sur les avenues de Kaboul ? Le chagrin, le dépit, le désespoir, la peur dans le regard d'un peuple pris en otage... et la haine, le mépris, la tyrannie incarnée par des brutes qui ont renoncé aux joies de ce monde et choisi de pourrir la vie des autres – les Talibans.

« Talibans » signifie « néophytes », « étudiants » - ironie du sort, ces prétendus émules sont hostiles à l'éducation et considèrent l'érudition comme une dérive blasphématoire. Comment leur expliquer le tort qu'ils se font à eux-mêmes et qu'ils infligent aux autres ? Les Talibans n'en ont rien à cirer. Ils ont une revanche à prendre sur l'arrogance des Alliés, et ce sont les laissés-pour-compte qui vont trinquer. Le pays est désormais à eux. Malheur à ceux qui ont cru aux idéaux occidentaux, à la démocratie, aux valeurs humaines et à la liberté.

Y a-t-il un moyen d'éveiller un fanatique aux beautés des êtres et des choses ?

Hélas, on a plus de chance d'apprivoiser un crocodile que de faire entendre raison à un imbécile.

Lorsque les esprits retors s'obstinent à ne regarder que du côté de la vallée des ténèbres, tous les jours finissent par se diluer dans une seule et même nuit blanche. Les rêves les plus légitimes déboucheront sur le cauchemar et les prières auront, soudain, l'accent des oraisons funèbres. N'est-ce pas triste de voir tant d'espoirs partir en fumée, tant de serments résiliés, tant d'engagements brusquement abandonnés comme sont abandonnés à leur sort femmes, enfants et hommes de bonne volonté ? Quel gâchis ! A croire que le ridicule triomphe de la Sobriété, que le drame a plus d'astuces dans sa noirceur qu'il n'y a de lapins dans le chapeau du magicien.

Que dire d'un tel revirement de situation au pays du pavot et des misères apprivoisées ? Rien... Les mots deviennent dérisoires devant l'ampleur de l'inconcevable. La perplexité prend toute la place qui revient à la colère, cette autre façon de se faire violence inutilement. Quand on a vu ces foules essaimer massivement à l'aéroport comme si l'apocalypse montrait son visage hideux, quand on a vu ces gens terrorisés accrochés aux roues et aux ailes des avions comme des troglodytes à peine sortis de leurs cavernes, on se surprend à se poser les questions les plus stupides pour éviter de regarder en face la réalité d'un monde qui n'a de cesse de partir en vrille. Mon Dieu ! qu'arrive-t-il à ce siècle de toutes les déconfitures ? Pourquoi faut-il, à l'heure où l'humanité est à deux doigts d'envoyer des sondes par-delà le système solaire, que cette même humanité se découvre le besoin morbide de retourner à l'âge de pierre ? Que retenir de ce paradoxe ? Qu'attendre des lendemains ? Quels lendemains ? Des lendemains ensevelis sous la poussière des milliards de dollars investis pour des prunes, des milliers de projets livrés aux vandales et aux prédateurs, des centaines de discours pompeux sur la

démocratie et les acquis occidentaux qui, éblouis par leur rhétorique, auront perdu de vue la culture et les coutumes d'un Orient captif de son atavisme tribal et de sa peur viscérale de la modernité... Des lendemains aussi improbables que les terres promises, esquissés dans la précipitation et dans la ferveur chimérique d'une génération qui n'aura connu que guerres, lapidations, prêches incendiaires, fouets, exécutions sommaires, châtiments publics et mutilations « pénales », et qui espérait divorcer définitivement d'avec des pratiques et des pensées médiévales pour aller à l'air libre...

Texte entier :